

Numéro 10.
Mai / Juin / Juillet 2026

La Revue Du Noir

Une revue mensuelle consacrée à la littérature noire sous toutes ses formes, créée par des passionnés, pour des passionnés.

Parrainée par Jacques Saussey

THE DISCOVERY OF "JACK THE RIPPER'S" FIRST MURDER.

Vol. II.—No. 15.

ÉDITO.

Par Charlène

Comment trouver la limite entre la réalité et la fiction dans un roman de littérature noire ? C'est une question qui nous a taraudée. En effet, bon nombre de romans s'inspirent de faits réels. Les auteurs eux-mêmes ne s'en cachent pas : la réalité est une source d'inspiration continue. Mais finalement, n'est-elle pas aussi, à certaines occasions, même pire que la fiction ?

Les auteurs ont ce don de mettre noir sur blanc un savant mélange des deux, au point que la limite devient si ténue, qu'on ne sait pas faire la distinction. Et c'est autour de cette thématique que nous avons choisi de développer ce dixième opus de *La Revue Du Noir*.

Magistrats avec Valentine Vendôme et Nicolas Feuz, journalistes avec Marc Fernandez et Michel Moatti. Quand la réalité du terrain s'étale à travers la fiction, le lecteur est forcément happé, embarqué par l'intrigue et l'impression de véracité. Mais comment ces auteurs, aux métiers si ancrés dans la noirceur de la réalité, vivent-ils l'écriture d'un roman ?

Nous vous laissons le plaisir de le découvrir en vous plongeant dans ce nouveau numéro de *La Revue Du Noir*, comme toujours pleine de bons conseils et d'excellentes découvertes.

Bonnes lectures à vous tous !

SOMMAIRE

Page 2 :
Édito

Page 3 :
Sommaire

Pages 4 à 5 :
L'auteur du mois : Nicolas Feuz

Pages 6 à 9 :
L'interview avec Nicolas Feuz

Page 10 à 11 :
On en parle

Page 12 à 19 :
Les coups de cœur des lecteurs

Page 20 à 23 :
Garde à vue avec Valentine Vendôme

Page 24 à 25 :
Coup de projecteur

Page 26 à 27 :
Les conseils lecture de Fanny

Page 28 à 34 :
Un thème, des livres… avec Mallo

Page 35 à 38 :
L'entrevue avec Michel Moatti

Page 39 à 41 :
Les coups de cœur de Sophie

Page 42 :
Un jour, un fait divers

Page 43 à 45 :
Les conseils lecture de Chacha

Page 46 à 47 :
Choix thématisé

Page 48 à 50 :
Sous la lumière d'Élodie

Page 51 à 52 :
Les coups de cœur de Thibault

Page 53 à 55 :
Passion illustration

Page 56 à 59 :
Ivresse de lecture avec Nadia

Page 60 à 64 :
Garde à vue avec Marc Fernandez

Page 65 à 67 :
Tu bouquines, Aude bouquine

Page 68 :
Passion SFFF

Page 69 :
Remerciements

L’ AUTEUR DU MOIS

Par Charlène

- Nicolas Feuz –

Auteur suisse de près d’une vingtaine de romans, Nicolas Feuz ne s’intéresse à la lecture que très tard, après avoir vainement tenté les bandes dessinées pendant son adolescence, et jette particulièrement son dévolu sur la science-fiction et la fantasy.



Né à Neuchâtel en Suisse le 23 Octobre 1971 de deux parents enseignants, il se lance dans des études de droit. Il obtient sa licence en 1994, puis son brevet d’avocat. C’est aussi une époque où il joue beaucoup au basket et notamment en ligue nationale.

Après son brevet, il travaillera pendant près d’un an comme assistant juriste auprès d’un conseiller d’état.

En 1999, alors qu’il a 27 ans, il est nommé juge d’instruction. En 2008, il est élu président du collège des juges d’instruction puis il devient procureur en 2011, et il se spécialise depuis dans la lutte contre le trafic de stupéfiants.

Il commence à écrire en 2010. Ses huit premiers romans sont en autoédition, et il se fait remarquer grâce à *Horrora Borealis*, qui obtiendra le prix du meilleur polar indépendant en 2018. Cette même année, il signera un contrat chez Slatkine, avant de les quitter en 2023 pour la maison d’édition Rosie & Wolfe.

- Sa bibliographie –

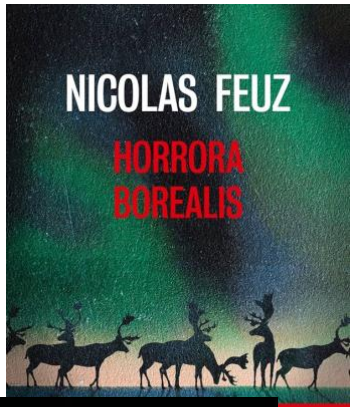
Romans :

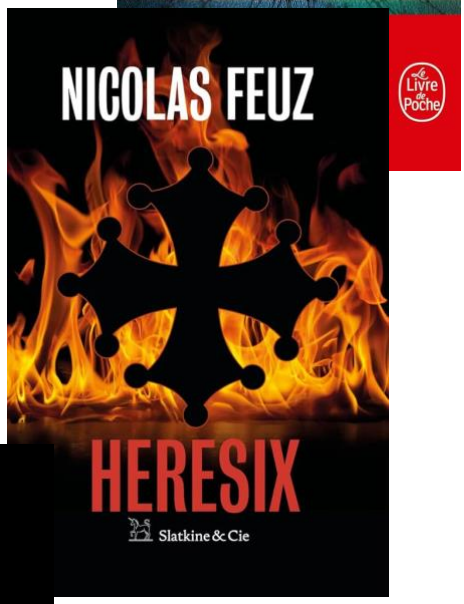
- Trilogie Masaï :

- Ilmoran, l'avènement du guerrier
- Ilayok, le berceau de la folie
- Ilpayiani, le crépuscule Masaï
- Préquel : Emorata, pour quelques grammes de chair

- Autres romans :

- La septième vigne
- Les Bouches
- Eunoto
- Horrora Borealis
- Le miroir des âmes
- L'Ombre du Renard
- Nuits blanches en Oklahoma
- L'engrenage du mal
- Brume rouge
- Heresix
- Les Larmes du Lagon
- Le philatéliste
- Les Extradées
- Ultimatum
- La secte









L'INTERVIEW

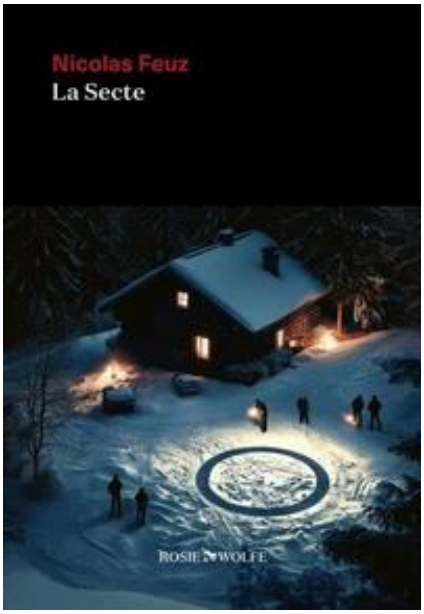
Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com



- Nicolas Feuz -

« La Secte »

Charlène : Bonjour Nicolas et merci d'avoir accepté de répondre à ces quelques questions. Ton dernier roman, La Secte, édité chez Rosie & Wolfe, est disponible en librairie depuis début octobre. Peux-tu nous en parler un peu ?



Nicolas : Il s'agit avant tout d'une fiction contemporaine, dont l'intrigue se situe en haute montagne, en Valais. Six personnes se retrouvent coincées dans un refuge à 3'000 mètres d'altitude, à cause d'une tempête de neige. Le wifi et le réseau de téléphonie ne fonctionnent plus, ce qui rend le huis-clos oppressant. Des morts suspectes surviennent les unes après les autres, et l'on se rend compte qu'elles ont un lien avec une vieille affaire réelle : les massacres de l'Ordre du Temple Solaire (OTS) commis en Suisse, en France et au Québec entre 1994 et 1997. Tout au long du livre, on suit donc les événements de l'époque par flashbacks, sous forme de true crime.

Charlène : Ton personnage d'Ana est déjà apparu dans un de tes précédents romans, Le Philatéliste. Pourtant, les deux histoires peuvent se lire indépendamment. Alors pourquoi ce choix de faire d'Ana un personnage récurrent ? Quel intérêt y as-tu trouvé ? Est-ce plus intéressant de travailler un personnage récurrent ? Ou d'en trouver des nouveaux à fort potentiel à chaque roman ?

Nicolas : Initialement, *Le Philatéliste* devait être un one-shot. Je l'avais construit comme tel et, dans la première version donnée à mon éditeur Joël Dicker, Ana mourait à la fin. Mais Joël m'a demandé d'atténuer la fin, de laisser la porte ouverte à une suite, car il a adoré le personnage d'Ana et m'a dit que le lectorat apprécierait certainement de la voir revenir un jour. Après *Le Philatéliste*, j'ai sorti *Les Extradées,* dans lequel on trouve une toute petite allusion à Ana, qui apprend au lectorat qu'elle s'en est sortie, mais se trouve en rééducation suite à ses problèmes cardiaques. Dès ce moment-là, le retour d'Ana était programmé. Mais j'aime alterner les séries et les one-shot, ce qui permet effectivement, dans ces derniers, d'être beaucoup plus libre quant au sort que l'auteur réserve à ses personnages.

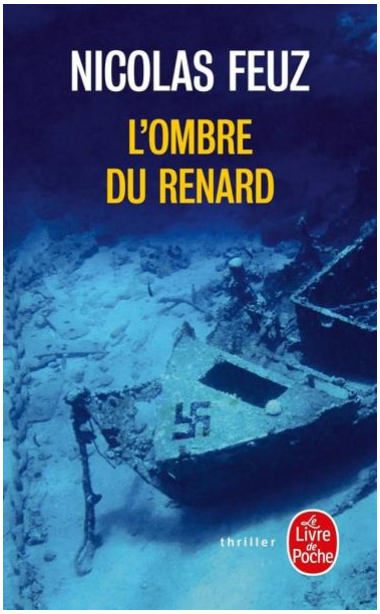


Charlène : La secte de l'Ordre du Temple Solaire, qui a marqué l'actualité des années 90, est au cœur de ton intrigue. En tout, un peu plus de soixante-dix personnes sont décédées, dans des suicides collectifs à travers le monde, et notamment pour avoir suivi et cru aux paroles du fameux Joseph Di Mambro, le fondateur de l'Ordre. Pourquoi choisir de reparler de cette secte en particulier ? Est-ce un évènement qui t'a marqué ?

Nicolas : Quand l'affaire a éclaté en 1994, avec les massacres collectifs de Cheiry et de Salvan en Suisse, en parallèle avec un triple assassinat commis au Québec, j'avais 23 ans et j'effectuais mon stage d'avocat. Pour la Suisse, l'affaire de l'OTS a probablement représenté, à l'échelle du pays, ce que les attentats de Paris de 2015 représentent pour les Français ou le 11 septembre 2001 pour les Américains. Ça faisait donc quelques années que je réfléchissais à la possibilité de revenir sur cette histoire dans l'un de mes romans. Quand j'ai imaginé un huis-clos en haute montagne en Valais (lien avec Salvan, station de ski des Alpes valaisannes) et le retour d'Ana, inspectrice de la police genevoise (lien avec la genèse de l'OTS dans le canton de Genève), l'intrigue de *La Secte* s'est imposée comme une évidence.

Charlène : Tu as donc choisi de relater ton histoire à partir de faits réels. Comment as-tu fait tes recherches ? Dans toutes les informations que tu as pu répertorier, comment fais-tu le tri entre ce qui est vraiment arrivé et le reste ? Te bases-tu sur des documents juridiques officiels ? Sur des comptes-rendus de police ?

Nicolas : Comme dans de précédents polars, j'accorde une grande importance aux recherches, en particulier quand il s'agit d'aborder des événements historiques.



C'est ce que j'avais notamment déjà fait avec l'affaire du trésor de Rommel dans *L'Ombre du Renard* et l'affaire du Rainbow Warrior dans *Les Larmes du lagon*. Sauf que pour *La Secte*, j'ai eu la chance de pouvoir travailler sur la base des rapports de synthèse de la police judiciaire suisse pour Cheiry et Salvan (octobre 1994), et de la gendarmerie de l'Isère pour les événements du Vercors (décembre 1995). Dans les flashbacks sur l'OTS, je suis resté à 99% fidèle à ce qui s'est passé. La seule liberté que j'ai prise est de poser comme établi, pour les besoins de ma fiction contemporaine, l'utilisation d'un lance-flammes dans la forêt du Vercors, et ce dès le prologue du livre. Mais cette thèse, je ne l'ai pas inventée, elle m'a été fournie par certaines parties civiles dans le procès OTS / Michel Tabachnik qui s'est déroulé devant le Tribunal correctionnel de Grenoble en 2001.

Charlène : Tu es procureur en Suisse, tu dois donc certainement faire face au pire de la folie humaine. Finalement, entre la fiction et la réalité, qu'est-ce qui est le plus fou ? L'imagination des auteurs dépasse-t-elle la brutalité de l'actualité ?

Nicolas : On dit souvent que la réalité dépasse la fiction, ce qui n'est pas – ou plus – toujours vrai. Mais il ne faut pas oublier que toute fiction réaliste s'inspire souvent d'atrocités ayant existé. C'est exact qu'en 27 ans d'activité dans la justice pénale, d'abord 12 ans comme juge d'instruction puis 15 ans comme procureur, j'en ai vues, des horreurs, parfois sur dossier, parfois directement sur des scènes de crime. Parce que la réalité d'un procureur suisse, c'est avant tout 80% de direction de la police judiciaire et de la gendarmerie dans les enquêtes, avec des services d'astreinte nécessitant des déplacements sur les lieux, contre 20% de réquisitoire devant les tribunaux.

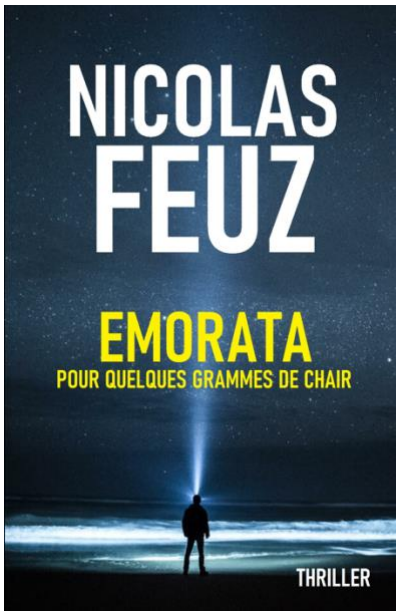
Charlène : Tes personnages prennent souvent des libertés, tant sur leur espace d'intervention, que sur leur manière de faire. Pourquoi ce choix, comme pour bon nombre d'autres auteurs de polar, de faire de tes personnages des têtes brûlées qui ne suivent pas les règles ? Est-ce une facilité ? Ou les longueurs

administratives des enquêtes réelles ne feraient-elles pas qu'alourdir un roman ?

Nicolas : Je pourrais aisément faire du true crime de A à Z, mais il est vrai que le temps de la procédure – enquête et jugement – n'est ni celui des médias, ni celui des fictions littéraires ou cinématographiques. Et le true crime impliquerait, dans 99% des cas, de poser des personnages « normaux », sans faille, avec une vie plutôt lisse, car dans 99% des cas, les magistrats et les policiers sont des gens ordinaires, avec une vie privée ordinaire, respectant scrupuleusement le cadre de la loi. Serait-ce suffisant aux yeux du lectorat ? Peut-être. Mais moi, j'aurais peur de m'ennuyer en décrivant ma réalité de tous les jours depuis 27 ans.

Charlène : Quelles sont tes prochaines actualités ? Ton prochain roman est-il déjà en cours d'écriture ? Des salons sont prévus ?

Nicolas : Deux nouveautés sont prévues dans la seconde partie de l'année 2026. Tout d'abord *Imperium*, la suite d'*Ultimatum*, roman à quatre mains écrit avec Marc Voltenauer et qui sortira en librairie le 27 août 2026. Puis *Les Prédateurs*, mon prochain polar individuel, troisième enquête d'Ana Bartomeu mais qui pourra se lire totalement indépendamment des deux premières, et qui sortira en librairie le 8 octobre 2026. J'aurai également trois sorties en poche à l'automne 2026 : *La Secte* (Rosie&Wolfe Poche), *Ultimatum (*Pocket) et *Emorata, pour quelques grammes de chair* (Le Livre de Poche). De nombreuses dédicaces en librairies et de nombreux salons – polars ou généralistes – sont déjà planifiés entre Août 2026 et Juin 2027.



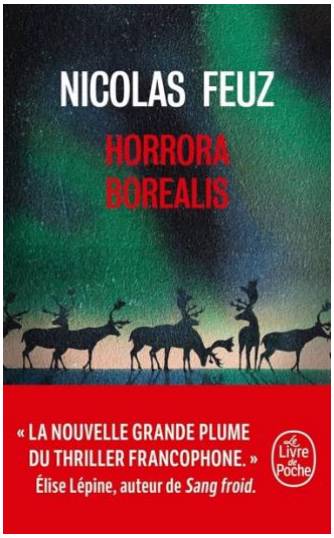
Charlène : Encore merci à toi pour le temps passé sur cette interview. Je te laisse le mot de la fin.

Nicolas : Un immense merci à mon lectorat de me suivre fidèlement depuis de nombreuses années. Et un petit scoop : Gaumont vient de signer le contrat pour l'adaptation cinématographique de *Le Philatéliste*. Ana pourrait donc connaître une nouvelle vie à l'écran. Affaire à suivre…

ON EN PARLE…

Par les lecteurs

Horrora Borealis, vu par Nath



Lorsque je lis dans une chronique : « *Putain la claque ! Purée le bouquin ! La vache le truc !* », à l'instar de ce que j'ai pu lire dans la chronique de Valette sur le blog *Sangpages*, c'est clair que cela fait atterrir le titre direct dans ma wish-list ! Papa Noël, qui a eu la riche idée d'y piocher pour remplir sa hotte, a dû se sentir probablement flatté que j'aie choisi d'y mettre un livre dont une bonne partie de l'intrigue se situe dans sa propre contrée ! Et il l'a donc déposé sous le sapin le mois dernier…

Bon, alors, elle a bien fait de jouer les tentatrices, notre Valette ? Oui ! Mille fois oui ! J'ai été, dès les premières lignes, happée par l'histoire qui n'est qu'une suite d'interrogations et de cliffhangers, qui nous balade entre le présent et le passé, passant d'un festival de musique Suisse au décor majestueux de la Laponie.

Dans le présent, Walker, dépassé par les événements, se retrouve au cœur d'une prise d'otages sanglante en plein Festi'neuch. Déboussolé, il n'a qu'une seule certitude : la clé de toute cette histoire se trouve dans un coin de sa mémoire défaillante. Il aura des réponses quand il pourra reconstituer ce qui s'est produit en Laponie, 12 ans plus tôt…

Alternant entre les deux périodes et les deux décors avec aisance, l'auteur nous entraîne dans le sillage de ses héros, découvrant l'ordinaire extraordinaire d'une famille (a?)normale en vacances…

On sait, dès les premières pages, qu'en Laponie, une catastrophe est imminente. Dès lors, l'auteur joue avec nos nerfs, nous laissant en permanence à l'affût, apeurés… Mais tout s'enchaîne et notre stress ne fait que croître !

On a l'impression qu'il fait nuit tout au long de l'histoire, sentiment renforcé par un récit mécanique, mais pas froid pour autant ! Lorsqu'on touche du doigt l'abominable vérité, on se retrouve à glisser sur une pente bien plus raide que tout

ce qu'on avait imaginé… Et quand tout finira par s'emboîter, c'est avec soulagement qu'on quittera l'arène, accompagnés par un florilège de sentiments contradictoires. Le voyage fut secoué, l'atterrissage, fracassant ! Tous les ingrédients sont donc réunis pour que les amateurs de thrillers embarquent fissa

pour la Laponie… Cerise sur le gâteau, il y a une aurore boréale à la clé…

Blog de Nathalie : lecturesdudimanche.com

* * *

Le Philatéliste, vu par Charlène



Belle découverte pour moi de Nicolas Feuz grâce à ce roman ! Une plume captivante et glaciale qui vous emmène sur les traces sanglantes d'un psychopathe : il faut l'être pour envoyer des colis avec des timbres en peau humaine…

Ana Bartomeu, inspectrice à la police judiciaire de Genève, va être saisie de l'affaire. Son état de santé ne le permettait pas, mais tant pis. Alors qu'elle fera tout pour boucler cette enquête rapidement, elle se rendra vite compte que c'est bien plus complexe qu'elle ne le pensait. Mais il ne faudrait pas que ça s'éternise trop… En effet, son opération a lieu dans deux jours. Et deux jours, c'est peu pour une affaire de cette ampleur, qui l'entraînera au-delà de la frontière Suisse.

Un roman qui ne nous laisse pas souffler, à l'action très présente, au suspense parfaitement maîtrisé, et au dénouement surprenant. Voilà un livre comme je les aime ! L'auteur prend tellement de distance avec ce qu'il écrit, qu'on peut le juger clinique, ou glacial. Mais, il n'empêche pas l'attachement aux personnages, surtout à celui d'Ana, qui subit encore aujourd'hui des mauvais choix qu'elle a fait des années plus tôt. On l'apprécie d'autant plus qu'elle a des réactions humaines, maîtrisées ou non selon les moments.

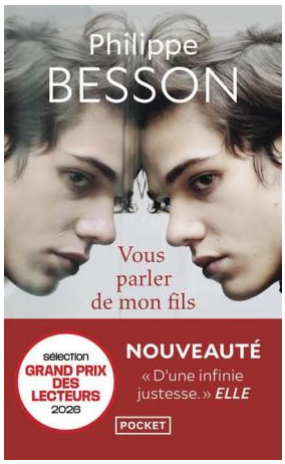
Séduite par ce roman captivant, je vous conseille de découvrir absolument cet auteur, à travers pourquoi pas, de cette plongée vertigineuse dans le froid qui peut remplir le cœur d'une personne blessée. Foncez !

Blog de Charlène : unbonlivrealire.wordpress.com

LES COUPS DE CŒUR DES LECTEURS

« Vous parler de mon fils » de Philippe Besson

Éditions Pocket - Parution le 8 Janvier 2026 - 144 pages



"Votre enfant vient vous raconter l'humiliation, la persécution, le bannissement. [...] Vous y êtes ? Vous la devinez, votre stupéfaction ? votre culpabilité ? votre douleur ? votre colère ?"

Un mois après le suicide d'Hugo, quatorze ans, une marche blanche est organisée. Le temps de cette journée, son père se remémore les semaines qui ont précédé le drame, décortique ses souvenirs et s'interroge : Combien de silences, de signaux et d'appels à l'aide a-t-il ignorés ? C'est le récit d'une introspection douloureuse où un père tente de comprendre l'insoutenable mécanique du harcèlement scolaire qui a englouti son enfant.

Ce livre nous plonge en apnée dans un drame d'une effroyable banalité, révélant la violence sourde des cours de récréation et l'impuissance des adultes. La plume de Philippe Besson est incisive, presque théâtrale par son adresse directe au lecteur. Il ne tombe jamais dans le pathos facile ou le larmoyant, privilégiant une écriture à vif, épurée et d'une justesse implacable. Les personnages sont tragiquement ordinaires et réels : un père rongé par la culpabilité, une mère tout aussi démunie, et ce fils qui mentait pour les protéger. Le rythme est intelligemment soutenu par cette marche blanche, calquant la lente progression physique du cortège sur le cheminement psychologique du père, ce qui rend la lecture fulgurante.

"Vous parler de mon fils" laisse le lecteur avec le cœur lourd et l'esprit chaviré. C'est un roman coup de poing, un véritable réquisitoire qui alerte sur une cécité collective. Ces quelques 200 pages, découpées en seulement 4 chapitres, rendent ce livre difficile à lâcher tant le sujet est poignant, traité avec intelligence et humanité. Une lecture douloureuse, mais jamais inutile.

Par Nicolas (Instagram : @critiquedepoche)

* * *

« Rien que la vérité » de Michaël Finkel

Éditions Marchialy - Parution le 7 mai 2026 - 370 pages



Une histoire incroyable et pourtant vraie ! Voilà ce que nous proposent les éditions Marchialy. Je vous donne le pitch en quelques lignes. Suite à un article fallacieux, le journaliste Michael Finkel est licencié.

La veille avant que cette nouvelle soit dévoilée, il reçoit un appel, d'un autre journaliste, lui demandant une exclusivité concernant les meurtres que Michael Finkel a fait. Un appel qui va changer sa vie, ainsi que celle de la personne qui a usurpé son identité.

Un livre passionnant, une histoire complètement folle et pourtant bien réelle. Au fil des pages, le mensonge tisse sa toile, et se confronte au pardon que le journaliste Finkel recherche désespérément.

Un roman qui montre plusieurs étapes.

Le licenciement

L'appel

L'histoire des meurtres

La rencontre

Le procès

L'après.

J'ai beaucoup aimé découvrir cette histoire très "Netflix". Ce roman se lit comme un bon documentaire sous-titré.

N'hésitez pas !

Par Gérald (Instagram : gerald.en.poche)

* * *

« Les morsures de l'ombre » de Karine Giebel

Éditions Pocket - Parution en Septembre 2009 - 304 pages

Policier expérimenté et séducteur, Benoît Lorand se réveille emprisonné dans une cave humide et froide. Ignorant tout l'endroit où il se trouve, il ne se souvient de rien, si ce n'est avoir courtisé la veille une jeune femme rousse plutôt charmante.



Quand les jambes longilignes de cette dernière apparaissent sur les marches de l'escalier, le flic espère avoir une explication… puis déchante au moment où son bourreau au féminin lui annonce froidement qu'elle va le faire avouer avant de le tuer.

Mais avouer quoi ?

C'est le trou noir dans l'esprit de Lorand qui comprend alors que sa vie a basculé dans l'horreur. Une femme vengeresse le retient prisonnier. Le provoque. Le torture. L'espoir que ses collègues remettent la main sur lui et fassent cesser son calvaire diminue comme peau de chagrin de jour en jour. Il perd d'ailleurs la notion du temps qui passe et n'a bientôt plus qu'une seule certitude : un compte à rebours terrifiant s'est enclenché. Un compte à rebours duquel il ne sortira pas indemne.

Dans ce roman noir tendu à l'extrême, Karine Giebel nous entraîne dans un huis clos glaçant au cœur de la folie.

Par Géraldine Grunberg

* * *

« La mariée silencieuse » de Piergiorgio Pulixi

Éditions Albin Michel - Parution le 29 Avril 2026 - 368 pages



Mais pourquoi diable personne ne parle de ce formidable polar ? Franchement, je ne comprends pas.

Peut-être parce qu'il est extrêmement difficile d'en parler sans en trahir le cœur.

Je découvre **Emmanuel Grand** avec ce roman et je regrette sincèrement de ne pas avoir croisé sa route plus tôt. L'auteur m'a attrapée doucement… avant de m'embarquer beaucoup plus loin que prévu.

Une disparition. Un clan. Des silences qui tuent.

Tout commence par une disparition. Celle de Camille, belle-fille d'une puissante famille industrielle jurassienne, disparue cinq ans plus tôt lors d'un attentat en Inde. Lorsqu'une trace refait surface, l'enquête est relancée et confiée à la capitaine Saliha Bouazem et Erik Buchmeyer, ancien capitaine déchu.

Mais réduire ce roman à son intrigue serait une erreur.

Page après page, la minutieuse enquête nous plonge dans les secrets d'un clan familial verrouillé. C'est vertigineux ! Un système où les apparences comptent autant que le silence, où chaque révélation ouvre une faille plus inquiétante encore. Derrière la disparition de Camille se cache un scandale d'une ampleur colossale. Le genre de vérité que certains sont prêts à enterrer à tout prix et je dis bien à tout prix. Ce roman a cette puissance rare des grands thrillers, cette façon de mêler enquête haletante, corruption des puissants et révolte morale. Mais ancré dans le Jura, dans cette France profonde où les dynasties industrielles font la loi en silence.

Je n'en dirai pas plus. Je ne peux pas.

Une construction magistrale

Emmanuel Grand maîtrise de A à Z, c'est brillant. La mécanique est redoutable. L'écriture est superbe, les personnages bien travaillés, l'atmosphère est tendue du début à la fin. Et cette montée progressive de la tension -millimétrée, implacable- rend le roman impossible à lâcher.

J'ai adoré. On entre dans quelque chose de plus profond qu'un simple polar. Un roman noir sur les loyautés familiales, les vérités qu'on enterre, les silences toxiques et les héritages empoisonnés.

Intime et haletant. Les deux à la fois. Croyez-moi c'est rare !

En résumé

Impossible d'en dire davantage sans spoiler ce qui fait justement toute la force du livre. Croyez-moi sur parole : derrière cette disparition se cache un roman d'une richesse incroyable.

Quelle sacrée découverte ! J'ai furieusement envie de lire tous les romans d'**Emmanuel Grand.**

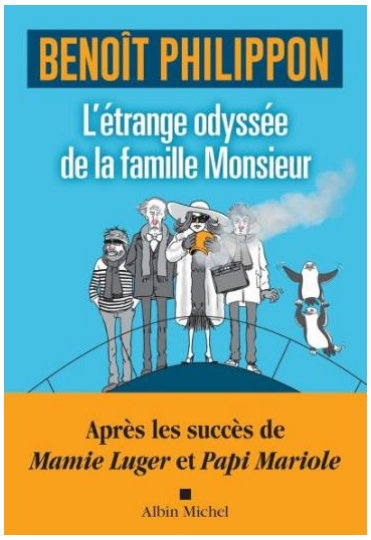
Par Nadia (blog : livressedunoir.be)

* * *

« L'étrange odyssée de la famille Monsieur » de Benoît *Philippon*

Éditions Albin Michel - Parution le 25 Février 2026 - 368 pages

Avertissement préalable : si vous cherchez un roman sur le deuil avec des bougies parfumées, des larmes de crocodile sur une playlist de Norah Jones, passez votre chemin. « **L'étrange odyssée de la famille Monsieur** » est certes un roman qui parle de deuil, mais sans le côté triste de l'événement.



Milan Monsieur vient de mourir. Compositeur de génie et auteur d'une œuvre colossale, ce père catastrophique demande par testament que ses cendres soient dispersées en Islande lors d'une aurore boréale. De plus, il a organisé un escape game grandeur nature pour pimenter le tour et désigner ainsi l'héritier de son immense fortune. La famille embarque donc sur le yacht de Monsieur Monsieur très humblement baptisé « Le Styx »… tout un programme !

Sont convoqués : Jules, le fils aîné, qui n'a pas mis pied à terre depuis dix ans et qui sent la sardine, Aurore, la cadette médium psychanalyste qui parle aux morts avec plus de facilité qu'aux vivants, Lou, le jumeau d'Aurore, ex-alcoolique qui gère l'empire musical de son père et essaie de ne pas replonger, Gab, le compagnon de Lou, Steve celui d'Aurore, Cristal, la mère, qui a passé vingt-cinq ans à être belle à côté d'un génie et qui ne s'en remet pas encore, Véra, la sœur de Monsieur Monsieur cupide à souhait, Sébastien, le cousin kleptomane, Marco et Patti, deux journalistes embarqués pour couvrir l'événement, Caron, le capitaine taciturne et Cyril, le pingouin. Le deuil, c'est tellement mieux en mer !

Dans « **L'étrange odyssée de la famille Monsieur** », tous les personnages sont légèrement frappés du bocal. C'est à la fois ce qui les rend drôles, mais aussi terriblement attachants. La fratrie est unie par des bosses, acquises durant l'enfance, à bord de ce même yacht où ils se retrouvent aujourd'hui adultes. Gab, arrivé là comme un cheveu sur la soupe, fait office de boussole, de défibrillateur et de confident. Et il va avoir du boulot !

Dans la famille Monsieur, je demande le père, Milan. Même mort, son nom est partout. Ses disques, ses livrets, ses portraits tapissent les murs du yacht. Présent, il ne l'a jamais été, surtout pas pour ses enfants. Jules n'a jamais réussi à le faire rire ni à susciter son attention. Alors il est parti en mer, et il y est resté. Lou portait le poids de l'empire paternel sur ses épaules d'asthmatique et cherchait dans l'alcool le soulagement que son père ne lui avait pas donné. Quant à Aurore, elle préférait parler aux morts… Ils écoutent mieux et ne partent pas sans arrêt en tournée.

Milan Monsieur était un homme obsédé par sa carrière et par son œuvre. Il n'y avait pas de place pour autre chose. Il l'a compris trop tard, pas de son vivant en tout cas, c'est pourquoi il a inventé cet ultime jeu de piste.

L'escape game est le moteur de « **L'étrange odyssée de la famille Monsieur** ». Son but ? Désigner qui héritera de l'empire Monsieur. Autant dire qu'ils vont tous jouer

des coudes pour s'attribuer le pactole. Mais ce qui se trame va bien au-delà d'un gros chèque et Benoît Philippon questionne ici ce qui est réellement laissé en héritage.

Les enfants Monsieur traînent leurs traumatismes comme des boulets. Jules a hérité de la fuite, Lou de l'addiction, et Aurore d'une capacité suicidaire hors du commun (ce qui n'est pas sans rappeler son rapport familier à la mort, puisqu'elle en a fait son métier).

Jules, Lou et Aurore ne se ressemblent pas, ne s'accordent pas souvent, et s'envoient des piques qui font mouche. Néanmoins, quand l'un tombe, les deux autres sont là… C'est déjà pas si mal. Cette famille qu'ils ont construite entre eux, sans leur père et malgré leur mère, est infiniment plus solide que celle qu'on leur a léguée.

S'appeler Monsieur quand votre père s'appelle Monsieur Monsieur, c'est déjà une blague en soi. Benoît Philippon joue avec ce patronyme comme un chat avec une pelote. Il le fait avec une joie évidente mêlée d'une cruauté affectueuse. Mais, derrière le jeu de mots, on devine un autre questionnement : comment exister quand votre patronyme est déjà une institution et quand chaque réussite que vous pourriez avoir sera d'abord lue comme l'héritage de quelqu'un d'autre ? Famille Delon, Halliday et consorts, tous dans le même bateau !

« **L'étrange odyssée de la famille Monsieur** » à bord du Styx est là pour cela. En pleine mer, sans réseau, et sans possibilités de fuite, c'est la traversée elle-même qui obligera les enfants Monsieur à répondre à cette question.

Si vous avez déjà lu Benoît Philippon avec « **Mamie Luger** », par exemple, vous savez ce qu'est le style Philippon. Bien que « **L'étrange odyssée de la famille Monsieur** » soit un roman sur le deuil, l'héritage brisé, la mort apprivoisée et les enfants cabossés, c'est aussi l'un des livres les plus drôles qu'on puisse lire. L'auteur possède sa patte et je prends toujours un plaisir énorme à le suivre dans ses jeux de mots et ses associations d'idées.

La phrase chez Philippon est courte, elle s'abat comme une lame aiguisée, sans aucune méchanceté, mais avec beaucoup de pertinence. Ces micro-phrases, parfois ponctuées du mot « silence », isolées, fonctionnent comme des chutes de stand-up.

Il utilise un décalage permanent entre la gravité du sujet et la désinvolture du traitement, notamment sur tous les sujets qui tournent autour de la mort. Ainsi, en dédramatisant, et en intégrant de l'humour, il désamorce le tragique et montre que la vie et la mort coexistent en permanence. Il faudra bien s'en accommoder…

Les dialogues sont d'une efficacité redoutable et d'une hilarité contagieuse et dévastatrice. Ils fonctionnent par soustraction plutôt que par addition. L'auteur fait totalement confiance à l'absurdité logique de ses personnages. Si bien que chaque réplique répond strictement à la précédente, sans qu'aucun narrateur ne vienne combler les blancs. Un savoir-faire inégalable ! Le « travail » du lecteur est de suivre le raisonnement qui part d'un déclenchement parfaitement saugrenu, mais que les personnages traitent avec un sérieux imperturbable.

Tout cela crée un effet de vitesse : les échanges claquent et s'enchaînent sans transition. L'absence de filet de sécurité rend les scènes drôles, car Benoît Philippon s'autorise tout. La logique interne des personnages, poussée jusqu'au bout sans qu'on l'interrompe, finit par produire de l'absurde par accumulation. C'est jubilatoire à souhait. Je vous conseille d'ailleurs de prendre le temps d'écouter la version audio tant elle est réussie.

Dans « **L'étrange odyssée de la famille Monsieur** », le personnage le plus sensé est incontestablement Cyril le pingouin. Rien que son existence, tout à fait insolite, est la marque du style Philippon.

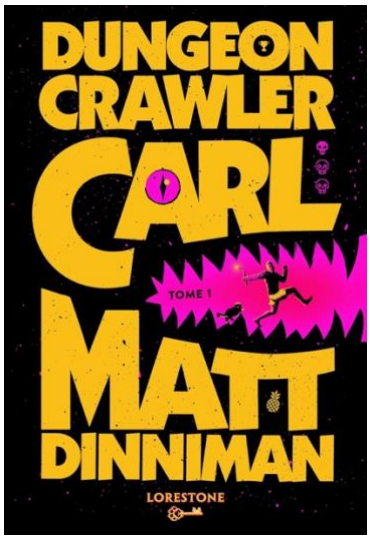
Je ne cesse de vous le répéter : tout est bon dans le Philippon. Et sous le couvert d'une franche rigolade se cachent souvent des thématiques bien plus sérieuses. Le rire en littérature est un accessoire bien difficile à contrôler, mais Benoît Philippon le maîtrise à la perfection !

Par Aude (du blog : aude-bouquine.com)

* * *

« Dungeon Crawler Carl - Tome 1 » de Matt Dinniman

Éditions Lorestone - Parution le 7 Novembre 2024 - 512 pages



Énorme coup de cœur pour cette incroyable saga LitRPG (un savant mélange de littérature et de jeux vidéo) !

Princesse Donut, magnifique chat de race aux poils longs et soyeux, se retrouve perché sur un arbre. Il fait froid, mais c'est en caleçon que Carl décide de sortir pour aller tenter de la récupérer (oui oui, vous verrez que ce détail a son importance :)). Le hasard fait parfois bien les choses. C'est à ce moment précis qu'une population extraterrestre prend la Terre en otage, et détruit tous les bâtiments et autres abris. Si bien que tous ceux qui étaient dans un appartement, une voiture, une tente ou un carton finissent

complètement éradiqués de la surface de la planète. Quelques millions de terriens se retrouvent alors invités à rejoindre des portails. Mais ce n'est pas complètement anodin... Ces portails les envoient dans un monde sous-terrain où ils n'ont pas d'autre choix que de se battre et de faire monter leurs compétences pour sauver leur peau, mais aussi gravir les niveaux... Carl va donc s'allier à Princesse Donut, son chat, et tout faire pour rester en vie...

C'est la belle surprise que je n'attendais pas cette année ! Outre le fait que ce soit tout bonnement captivant, on s'attache très vite aux personnages et surtout à la relation qu'ils ont. Leur humour, voire le sarcasme, mais aussi leur amitié, leur fort attachement mutuel, nous pousse à tourner avidement les pages pour savoir ce qu'il va leur arriver. J'ai ri, à de nombreuses reprises, j'ai dévoré certains passages, et c'est sans m'en rendre compte que les 500 pages sont passées. Au point que la question ne s'est même pas posée lorsque j'ai tourné la dernière page : j'allais enchaîner avec le second opus !

Certains vont me dire que les jeux vidéo, ce n’est pas forcément leur truc. Moi non plus ! Mais pas besoin d'aimer ça pour adorer ce roman ! On suit les deux personnages principaux comme dans un roman d'aventure mêlé à de la science-fiction, le concept du jeu vidéo mis en place par les extra-terrestres n'est qu'un point d'appuis pour l'histoire et le déroulé des chapitres. Alors oui certes, on parle de boss, de coffres, d'évolution, de niveaux de compétences. Mais c'est aussi ce qui fait la force de ce premier roman : il sort de l'ordinaire, il nous propose quelque chose de très différent de ce qu'on peut trouver dans nos rayons, et c'est réellement, pour moi en tout cas, un énorme plaisir de lecture !

Alors tentez ! Foncez ! Et soutenez Carl et Princesse Donut dans leur folle épopée !

Par Charlène (du blog : unbonlivrealire.wordpress.com)

* * *

GARDE À VUE

Par Nicolas, du compte Instagram : @critiquedepoche



- « Panthères » de Valentine Vendôme -



Nicolas : Bonjour Madame Valentine Vendôme, merci pour le temps que vous nous accordez. Dans la vie de tous les jours, vous évoluez du côté de la loi. Magistrate de profession, vous connaissez la noirceur des dossiers criminels et les couloirs du palais de justice sur le bout des doigts. Mais aujourd'hui, à l'occasion de la sortie de votre premier roman Panthères, les rôles s'inversent, bienvenue dans cette "Garde à vue".

En tant que substitute du procureur, qu'est-ce qui vous a poussée à franchir le pas de la fiction, et comment avez-vous trouvé le juste équilibre entre la réalité de votre métier et l'imaginaire de l'intrigue ?

Valentine : Bonjour à vous Nicolas, et merci pour ces questions très intéressantes.

J'ai eu envie d'écrire sur mon métier afin d'une part d'exorciser la part de violence et de noirceur à laquelle il me confronte au quotidien, et aussi je crois pour donner à voir le fonctionnement interne d'une justice pénale profondément humaine.

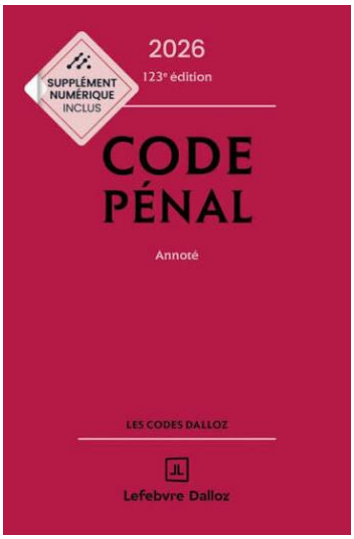
L'équilibre entre réalité et imaginaire n'a pas été très difficile à trouver : j'ai beaucoup d'imagination et mes fonctions m'exposent à d'innombrables récits de vie et histoires, souvent bien plus étonnantes que n'importe quelle œuvre de fiction.

Nicolas : L'histoire offre un point de vue plutôt inédit, celui du parquet. Qu'est-ce que le regard institutionnel de votre profession apporte de fondamentalement différent au polar par rapport à la vision plus traditionnelle du policier ?

Valentine : Il m'a semblé que le point de vue du parquet sur une enquête criminelle était inédit et méconnu car trop peu traité dans la fiction, alors même qu'il est cardinal dès lors que nous dirigeons l'action de la police judiciaire et le travail des enquêteurs. C'est le parquet qui dispose du pouvoir d'engager des poursuites

pénales, c'est-à-dire de décider du devenir de toutes les enquêtes de son ressort géographique. Adopter le point de vue du parquet pour un roman permettait ainsi de donner à voir les questions que mes collègues et moi nous posons sur les enquêtes que nous supervisons.

Nicolas : Contrairement à beaucoup de romans policiers qui s'arrangent avec la procédure pour aller plus vite,* Panthères *se distingue par une approche particulièrement minutieuse et presque pédagogique. Vous y décortiquez chaque étape de l'enquête et le rôle de chaque intervenant de l'ombre, comme par exemple celui du JLD (Juge des libertés et de la détention). Était-ce une volonté de votre part d'utiliser la fiction pour démystifier et mieux faire comprendre aux lecteurs les véritables rouages de notre système judiciaire français ?



Valentine : Absolument. J'avais envie, pour une fois, que l'enquête criminelle soit parfaitement exacte du point de vue procédural, et que l'on voit concrètement l'action de tous les acteurs judiciaires de la chaîne pénale : procureur, juge d'instruction, juge des libertés et de la détention. C'est d'ailleurs le conseil que m'a donné Michel Houellebecq, qui m'a fait l'amitié de relire ce manuscrit et d'en trouver le titre : il faut que votre lecteur, en refermant votre roman, ait mieux compris le fonctionnement de la justice de son pays qui demeure souvent absconse. J'ai donc ajouté des explications, que j'ai voulues les plus pédagogiques possibles, pour rendre plus accessible et claire la procédure pénale.

Nicolas : Dans votre roman, votre héroïne, Maxime Saint-Clair, vice-procureure, mène l'enquête sur l'assassinat d'un enfant retrouvé dans des conditions effroyables. On a affaire à une magistrate au bord de l'abîme, qui s'investit à corps perdu au point de raviver ses propres traumatismes d'enfance. Comment avez-vous construit les paradoxes de cette protagoniste, à la fois femme de loi implacable et âme fracturée ?

Valentine : Cela n'a pas été difficile pour moi d'imaginer ce personnage, dans la mesure où je partage certaines de ses blessures et que je sais ce que cela coûte de participer à la justice lorsque justice ne vous a pas été rendue à vous-même. Par ailleurs, je ne pense pas que l'on puisse faire le choix d'exercer des métiers si difficiles, qui vous exposent à une telle noirceur, sans avoir soi-même un rapport particulier à l'injustice.

Nicolas : De par votre expérience, pouvez-vous nous dire si certains traits de votre personnalité ont servi à dresser le portrait de ce personnage au fort

caractère, capable de faire face à la dureté du métier, mais qui est également impacté par les dossiers ?

Valentine : Il me semble que je partage avec mon héroïne son caractère fougueux et déterminé, ainsi que l'engagement et la foi qu'elle met dans son métier, même s'il entre en résonance avec ses blessures intimes.


© photo : Pascal Ito

Nicolas : À l'ouverture du livre, on remarque que l'intérieur de la couverture est d'un rouge éclatant. Est-ce un clin d'œil direct aux célèbres codes Dalloz (Note de la rédaction : maison d'édition historique spécialisée dans la publication des textes de loi et codes juridiques français, emblématiques pour leur couverture rouge), ou doit-on y voir une référence plus fatale et glamour, à l'image du fameux dessous des escarpins Louboutin que Maxime adore porter ?

Valentine : Je laisse cela à votre imagination mais on peut y voir un mélange des deux !

Nicolas : Après ce premier roman, pensez-vous en écrire un second si l'occasion se présente ? Comptez-vous faire de Maxime Saint-Clair une héroïne récurrente ?

Valentine : Je termine actuellement d'écrire un deuxième roman, qui a également pour héroïne une magistrate du parquet, qui est une collègue de Maxime Saint-Clair. Vous reverrez ainsi Maxime et le commandant Pondaven mais comme personnages secondaires de ce nouveau roman, qui traitera du proxénétisme des mineurs, sujet qui me tient particulièrement à cœur. Mais je n'exclus pas de refaire de Maxime l'héroïne d'un prochain roman.

Nicolas : Encore merci pour le temps accordé à notre revue, je vous laisse le mot de la fin pour conclure cette garde à vue.



Valentine : C'est moi qui vous remercie.

Pour le mot de la fin, je citerai une phrase issue du film « La Règle du jeu » de Jean Renoir, qui se trouve en exergue de mon roman : « Parce que tu comprends, sur cette terre, il y a une chose effroyable, c'est que tout le monde a ses raisons ».

La garde à vue est levée !

*

Chronique de « Panthères »

Pour ce tout premier roman, Valentine Vendôme, elle-même substitute du procureur, nous ouvre les portes d'un univers qu'elle connaît intimement : les arcanes du palais de justice.

L'intrigue nous emmène à Melun, où le corps d'un jeune garçon, Amadeo, est retrouvé assassiné dans des conditions effroyables. La vice-procureure Maxime Saint-Clair prend immédiatement la direction de l'enquête. Face à l'horreur de ce crime, cette magistrate entière et déterminée va s'investir à corps perdu. Mais cette affaire tragique va aussi violemment faire remonter à la surface des blessures d'enfance qu'elle croyait profondément enfouies. C'est le récit d'une traque sans merci, où la frontière entre l'exigence de la justice et la chute personnelle devient peu à peu vertigineuse.

Ce livre nous plonge dans la mécanique de notre système judiciaire en nous offrant un point de vue encore trop rare dans le polar : celui du parquet. Loin des fictions qui s'arrangent avec le code pénal pour aller plus vite, la plume de Valentine Vendôme brille par sa précision. Rien n'y sonne faux : les sigles, les gardes à vue, ou le rôle de chaque intervenant dans la procédure. Elle compose un monde réaliste, sans jamais alourdir le récit ni réduire l'intrigue à un simple décor.

Les personnages sont dotés d'une épaisseur remarquable, à commencer par Maxime Saint-Clair. L'autrice construit une héroïne tout en paradoxes : on découvre la rigueur implacable de la femme de loi, juchée sur ses fameux escarpins Louboutin pour affronter la dureté du métier, mais aussi la vulnérabilité d'une trentenaire rongée par les insomnies et aux prises avec une vie amoureuse parfois décevante. On retrouve également différents personnages qui composent le monde judiciaire et qui gravitent autour de Maxime.

Le rythme est soutenu et maîtrisé, l'urgence suffocante de la procédure judiciaire se calquant parfaitement sur le vertige psychologique de la protagoniste.

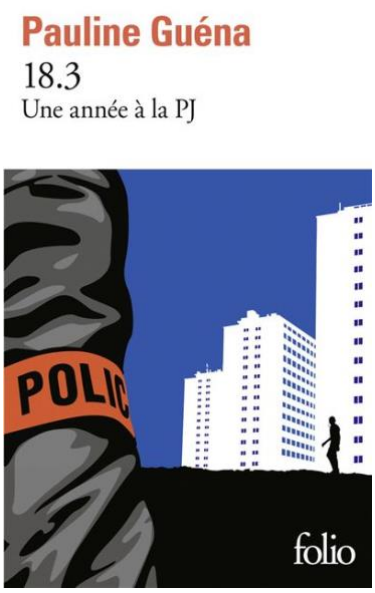
"Panthères" reste un premier roman. J'ai peut-être deviné un peu vite certains éléments de l'intrigue, mais il nous offre tout de même un moment très agréable, avec de nombreuses références ciné, une héroïne toujours sur le point de non-retour et dotée d'une autodérision et d'un humour noir très plaisants au fil des pages. Cela nous annonce de prochains livres très prometteurs avec le gain d'expérience de l'autrice. Un roman à la fois intime et efficace qui démystifie le quotidien trépidant d'un tribunal tout en nous tenant en haleine de la première à la dernière page. Une lecture qui sort du lot, réaliste tout en gardant le rythme du thriller et qui, en plus, nous en apprend plus sur le fonctionnement judiciaire. Rendez-vous pris pour le prochain roman !

COUP DE PROJECTEUR

Par Nicolas, du compte Instagram : @critiquedepoche

- La Nuit du 12 -

Le récit de Pauline Guéna



"18.3 - Une année à la PJ" est le fruit du travail d'immersion de Pauline Guéna. L'intrigue nous plonge au cœur du quotidien de la crim' et des stups de Versailles. L'autrice livre une radiographie de la police judiciaire sur une année entière avec de nombreuses enquêtes. La plume de Pauline Guéna se veut factuelle, dénuée de tout sensationnalisme, ce qui renforce l'impact d'une réalité souvent sordide. On assiste, fasciné et accablé, à la mécanique complexe de nombreuses enquêtes, à la fatigue qui s'accumule et aux impasses. Le traitement des intervenants est profondément humain : l'autrice dépeint des enquêteurs rongés par ces fantômes qui refusent de les quitter, offrant un regard lucide sur le rythme éreintant d'un métier où côtoyer la mort est une banalité. Dans ce bouquin, on y trouve également le cœur de mon article du jour : L'affaire effroyable de la jeune femme brûlée vive qui n'est pas le fil rouge du récit. Elle n'apparaît qu'à la toute fin du livre, réunie sur une trentaine de pages glaçantes. Elle y est présentée sous la forme d'une confession, celle de l'enquêteur Yohan, qui raconte ce meurtre non résolu lorsqu'on lui demande quelle est l'affaire qui a le plus marqué sa carrière.



L'adaptation

Le réalisateur Dominik Moll, avec "La Nuit du 12", choisit d'isoler cette trentaine de pages finales pour en tirer un long-métrage sur cette enquête non résolue (on nous l'annonce dès l'introduction). Transposant l'action dans un Grenoble froid, il nous plonge dans une enquête gérée quasi exclusivement par des hommes. Ce parti pris offre

une résonance particulière : la vie de cette jeune femme, qui n'avait rien demandé, n'est explorée que par le biais des hommes qu'elle a rencontrés.

Le film adopte une approche viscérale, couplée à un aspect presque documentaire. La caméra capte le malaise face à une galerie d'hommes agressifs (qu'ils le veuillent ou non), dressant une critique implacable de la misogynie systémique et de la banalisation des violences. Le casting, dans ce film, est déterminant ! Bastien Bouillon et Bouli Lanners incarnent des flics hantés par cette défunte qui représente le patriarcat, illustrant ces personnages pétris de névroses qui tournent en rond dans leur propre vie. Ce rythme, qui happe littéralement le spectateur, dynamise le genre du polar français pour en faire une tragédie captivante.

Avis personnel

Les deux œuvres sont d'une très grande qualité et finalement différentes, même si elles sont liées.



Le livre est une dissection sociologique implacable, une plongée sans filtre dans une multitude d'affaires qui font le quotidien d'une brigade qui s'achève par ce récit coup de poing d'un flic hanté, nous prouvant que derrière l'accumulation des dossiers se consument les vies de ceux qui cherchent la vérité.

Le résultat à l'écran s'impose tout simplement comme l'un des meilleurs films français de ces dernières années. Il y a une vraie satisfaction à ne pas connaître l'identité exacte du meurtrier, car le film nous en fait comprendre la véritable raison sociétale. La réalisation nous offre un polar atmosphérique et profondément politique.

Une fresque documentaire immersive d'un côté, un thriller sociétal glaçant de l'autre. Deux supports différents pour nous rappeler cruellement que certains crimes en disent bien plus long sur les maux de notre société que n'importe quel discours.



LES CONSEILS LECTURE DE FANNY

Par Fanny H. du blog : leblogdefannyh.com

- « La rafle d'Izieu » de Pascal Bresson et Giulio Salvadori–



En 1943, une maison d'accueil pour des enfants juifs de 4 à 17 ans est créée à Izieu, en zone occupée italienne.

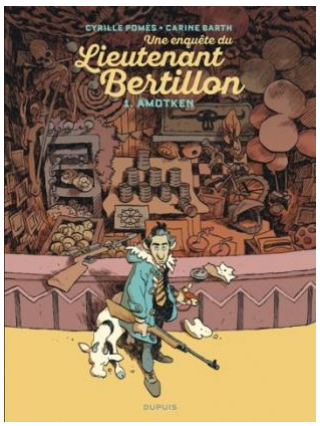
En 1944, les allemands viennent pour tous les emmener, avec leurs éducateurs, direction Drancy puis Auschwitz-Birkenau.

À la fin de cette bande dessinée se trouvent des photos des enfants lors des jours heureux à la colonie, yeux rieurs et la joie qui se lit sur leurs visages, que l'on n'oublie pas une fois les avoir vus...

Éditions La boîte à bulles – Parution en Avril 2024

* * *

- « Lieutenant Bertillon 1. Amotken » de Cyrille Pomès, Carine Barth et Drac –



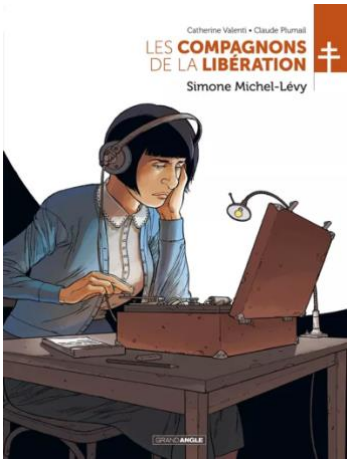
Dans une fête foraine, un corps est retrouvé calciné au milieu d'une caravane entièrement réduite en cendres. C'est le lieutenant Bertillon, de la police judiciaire, qui est chargé de l'enquête.

Mais voilà, personne ne veut de cet anti-héros qui se mêle de tout.

Éditions Dupuis – Parution en Mai 2024

* * *

- « Les compagnons de la libération » de Catherine Valenti, Claude Plumail et Fabien Blanchot -



Après des études réussies, Simone trouve un emploi aux postes et télécommunications à Paris, un lieu stratégique pour aider la résistance.

Simone Michel-Lévy, l'une des six femmes Compagnons de la libération du Général de Gaulle, et c'est un devoir que de les connaître.

Éditions Grand angle– Parution en Janvier 2022



- « Terminus Les Glycines » d'Isabelle Desaulve & Didier Fossey-

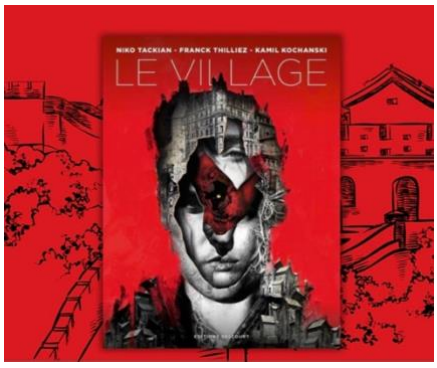
Des morts qui se succèdent dans un EHPAD, il est facile de penser que tout est naturel, sauf pour Daniel Yessof.

Terminus Les Glycines, une parenthèse prometteuse et loin d'être terminée !

Éditions In Octavo – Parution en Mars 2026

- « Le village » Franck Thilliez, Niko Tackian, Kamil Kochanski et Facio

Un tueur insaisissable, une centrale électrique, des tatouages sous forme d'équations, le mal à l'état brut rôde…



Ce que dégage cette association de talents est terrifiante. Le Village, une bande dessinée réellement des plus flippante.

Éditions Delcourt – Parution en Novembre 2025

UN THÈME, DES LIVRES…

Par Mallorie du compte Instagram : @mallo_books

Quand des faits réels survenus sur le lieu de travail ou en lien avec le travail deviennent romans, graphiques, pièce de théâtre…

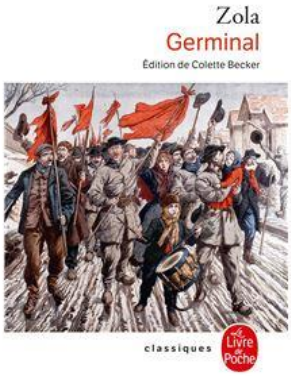
Lire des romans ou récits ancrés dans le monde du travail permet de mieux comprendre les dynamiques humaines qui s'y jouent : hiérarchies, solidarités, tensions, petites victoires et usures invisibles ou pas.

Ces textes donnent une voix à des réalités souvent passées sous silence ou inconnues et constituent une mémoire collective témoignant de l'évolution des métiers, des luttes sociales, des conditions de travail. Ils créent aussi un espace de réflexion sur nos propres conditions professionnelles.

Finalement, ils rappellent que le travail, au-delà de sa dimension économique, reste une expérience profondément humaine mais aussi, malheureusement, parfois, un lieu de véritable souffrance et d'une grande violence.

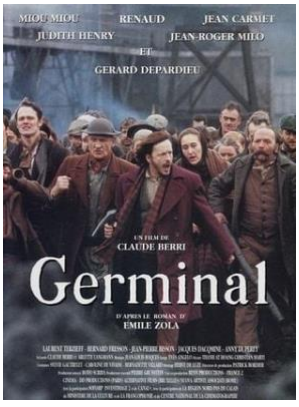
<u>Le classique :</u> Germinal, Emile Zola, Le livre de poche, 608 pages, 4€

Treizième roman de la série des Rougon-Macquart, publié en 1885, pour lequel Zola se serait inspiré de diverses catastrophes minières et de la grande grève des mineurs d'Anzin débutée en mars 1884. Germinal est un roman fondateur de la littérature sur la classe ouvrière et ses luttes, c'est un document sur les conditions de travail et de vie des mineurs



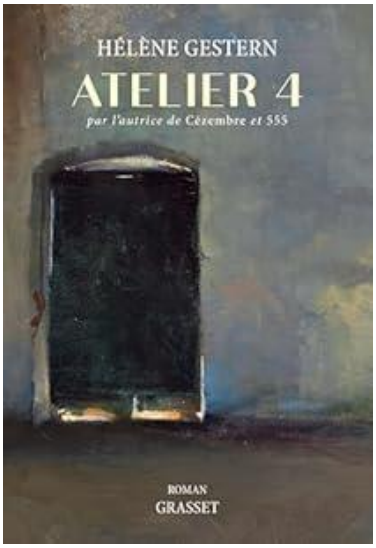
Lu au lycée, il reste un grand souvenir de lecture… et en reparler m'a donné envie de le relire… pourquoi pas, cet été !

Et pour les amateurs de film, j'ai également un très bon souvenir de l'adaptation faite par Claude Berri en 1993 avec un étonnant Renaud.



<u>Dans la littérature plus récente :</u>

Atelier 4, Hélène Gestern, Grasset, 2026, 288 pages, 21.50 €



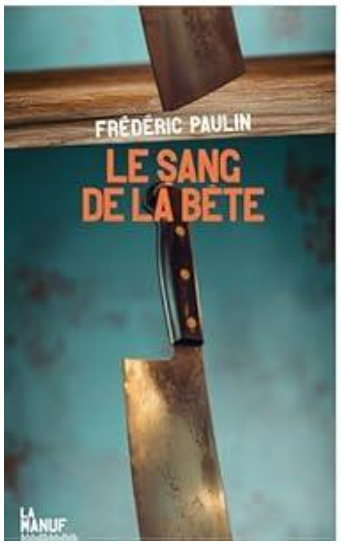
Un roman social à suspense qui aborde la souffrance au travail, la condition des femmes/mères au travail, les techniques de management, l'omerta à l'œuvre dans les entreprises et le greenwashing, l'impunité des puissants. C'est aussi un roman qui aborde le sujet des lanceurs d'alerte : leurs motivations, les risques pris pour mettre à jour des pratiques frauduleuses, moralement condamnables, dangereuses…

Hélène Gestern tisse petit à petit la toile qui permet de découvrir les derniers mois de Natacha, tout en montrant en parallèle le présent de sa soeur qui ne parvient pas à accepter l'inacceptable et se lance dans des recherches qui bousculent tout ce qu'elle a construit. Ce lien entre Irene et Natacha est marqué par l'utilisation d'une narration au "tu".

Un roman très bien mené pour aborder avec justesse des problématiques tellement actuelles.

Le sang de la bête, Frédéric Paulin, La manuf, 2026, 248 pages, 14.90 €

Âmes sensibles sur la cause animale, s'abstenir... des scènes particulièrement difficiles à lire.

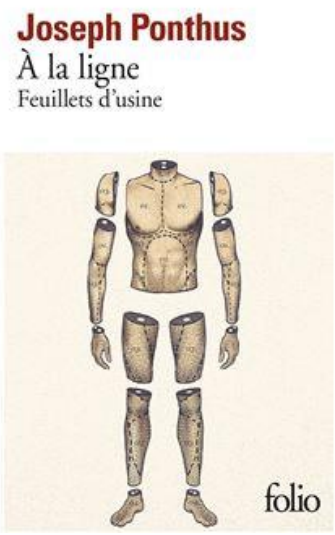


La Manuf a décidé de ressortir un roman noir de Frédéric Paulin de 2017, paru sous le titre La peste soit les mangeurs de viande. Aussi, il s'agit d'un texte assez ancien et il est nécessaire de le dire. Car si on retrouve la patte de l'auteur quant à l'approche de thématiques sociales et politiques, si on retrouve son talent pour mêler faits/personnages réels et fiction, on ne retrouve pas, selon moi, la construction impeccable des autres romans que j'ai pu lire de lui, notamment dans la gestion des temporalités.

En revanche, j'ai trouvé les thèmes très intéressants autour de l'antispécisme, le scandale autour de certains abattoirs (l'affaire GAD dont il est question ici), la cartographie des activistes qui se mobilisent pour ces causes, la question du recours à la violence pour faire entendre une cause mais aussi la difficulté du travail en usine, les conditions de travail et leurs conséquences sur la vie perso, la précarité...

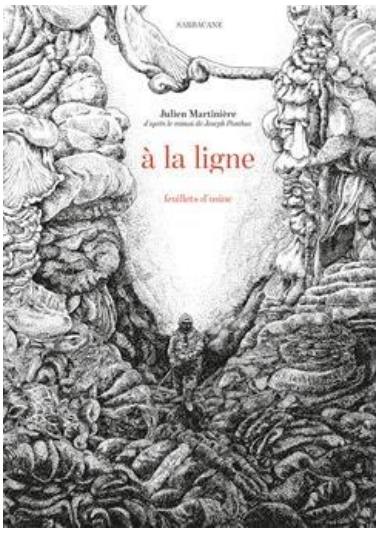
À la ligne : Feuillets d'usine, Joseph Pontus, Folio, 272 pages, 8.60€. Paru initialement aux Editions de la table ronde en 2019

L'auteur, ne trouvant pas de travail dans son domaine d'activité à son arrivée en Bretagne, prend des missions d'intérim dans des abattoirs, conserveries de poissons. C'est cette expérience de l'usine, des conditions de travail, des relations entre collègues et de la précarité qu'il raconte dans ce texte en vers libres d'une très grande qualité littéraire. Il ne cache rien du quotidien, des conséquences sur la santé et des conséquences économiques. Il dit ses moyens de tenir, de résister, d'y retourner chaque jour.



C'est un texte empreint d'une très grande réalité, un texte brillant.

À noter que ce texte a fait l'objet d'une **adaptation graphique par Julien Martinière**, paru chez Sarbacane (2024, 208 pages, 25 euros)



Le graphisme est très beau avec des planches qui zooment sur les gestes du travail, une mise en image des ateliers… certaines cases voient une partie des traits s'effacer comme si l'être disparaissait face à la réalité de son travail, comme si la pénibilité prenait le pas... Une très belle mise en image du sens du roman de Ponthus mais, pour moi, la force, l'urgence, du texte n'a pas été retranscrite. Il faut reconnaître à l'auteur que sur cet aspect, la tâche était ardue.

Disparition inquiétante d'une femme de 56 ans, Anne Plantagenet, Points, 144 pages, 6.95 euros. Paru initialement au Seuil en 2024

L'autrice relate avec empathie l'histoire de Letizia, l'histoire déchirante d'une femme usée par la vie, par le monde du travail et par son engagement syndical. L'histoire de Letizia qui se retrouve figurante dans le film En guerre de Stéphane Brizé avec Vincent Lindon qui montrera la réalité de la lutte d'ouvriers pour sauver leur usine, leurs emplois.



Ce livre m'a parlé, il m'a parlé personnellement parce que Agen, parce que l'immigration italienne dans le Lot et Garonne, parce que les ouvriers d'Upsa, parce que les luttes des salariés, parce que le film *En guerre,* parce que la déshumanisation du monde du travail...

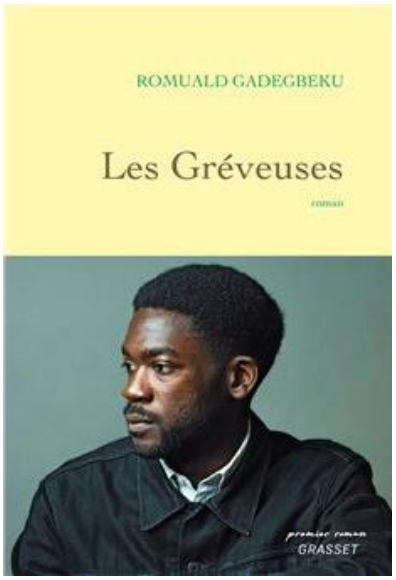
J'ai trouvé le récit tellement réaliste, douloureusement réaliste, comme l'est également le film évoqué. Parcourir les lignes m'a fait penser à des situations malheureusement vécues, à des hommes et des femmes rencontrés, accompagnés.



Et je ne peux que vous conseiller la visualisation du film En guerre dont le tournage n'a mobilisé que peu d'acteurs professionnels, le réalisateur ayant confié les rôles à des acteurs non-professionnels. Le tournage a été très court, moins d'un mois. Les images sont principalement tournées en caméra à l'épaule. Un film qui a un goût puissant de documentaire tant il est ancré dans son propos.

Les Gréveuses, Romuald Gadegbeku, Grasset, 2025, 288 pages, 22 euros

Un premier roman à fortes dimensions politiques et sociales en se basant sur la grève des femmes de chambre de l'Ibis des Batignolles avec un soupçon d'affaire DSK. Alors que la colère gronde depuis quelques temps, un événement va pousser un groupe de femmes salariées d'un hôtel à se mettre en grève et à occuper le trottoir devant l'établissement.



Un roman qui met en lumière des femmes qui travaillent sans relâche, sans se plaindre, au détriment de leur santé et pour un salaire de misère. Elles sont aussi mères, souvent seules. Des mères accablées par le travail, avec des horaires à rallonge qui essaient de faire au mieux, qui tente de fixer des limites que des ados peuvent transgresser allégrement du fait de leur absence.

Un roman d'un grand réalisme et d'une grande vérité ! Tout est y : les manœuvres de la direction, l'impact sur la vie privée, les soutiens

inattendus, les luttes entre syndicats, celles qui reprennent le travail pour des motifs divers, celles qui rejoignent le mouvement... Et au milieu de tout ça : la solidarité, des espoirs, des idéaux...

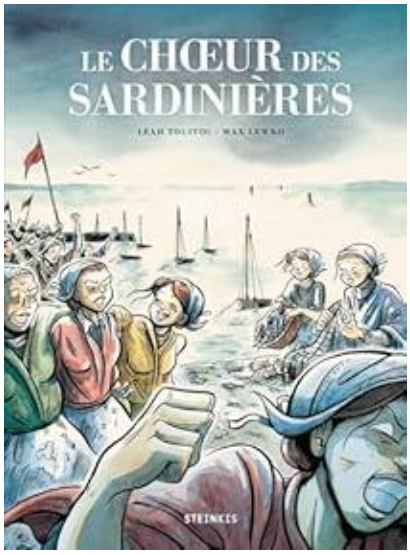
C'est un roman de la précarité, de la violence sociale mais aussi de la jeunesse des quartiers. Un article de Radio France dit à très juste titre que c'est un roman qui "explore le corps, le travail et la dignité."

Une langue vibrante, vivante qui emprunte à différents registres. On passe d'une langue parlée, à des mots de différentes langues africaines, à un style plus journalistique.

Côté BD

Le chœur des sardinières, Léah Touitou – Max Lewko, Steinkis Editions, 2025, 138 pages, 20 €

Un graphique qui revient sur un événement de l'histoire sociale bretonne se déroulant en 1924-25, une histoire aussi plus largement de la lutte pour les conditions de travail des femmes et une juste rétribution de leur travail.
Les faits sont abordés dans leurs dimensions familiale, politique et sociale. Aussi, le scénario va montrer les différentes facettes d'un conflit social, d'une grève.
La douceur des traits et des couleurs contraste avec la dureté du quotidien, elle donne aussi un aspect un peu fané rappelant de vieux graphiques.

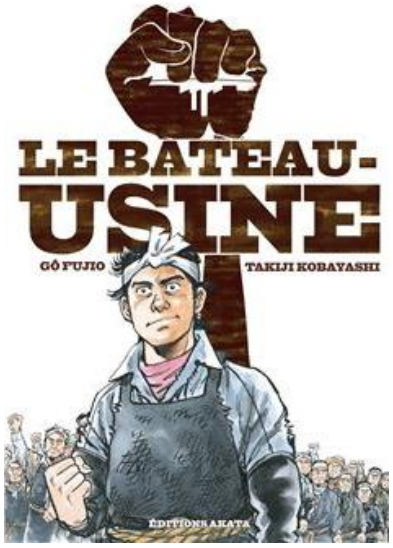


Un graphique intéressant qui donne une vision globale des faits et donne envie d'aller en savoir plus.

En complément, il est paru un récit très documenté chez Libertalia (2023) : Une belle grève de femmes : retour sur la lutte des Penn Sardin, Douarnenez (1924) de Anne Crignon - NB : je ne l'ai pas lu

Le Bateau usine, Gô Fujio – Takiji Kobayashi, Akata, 185 pages, 2016, 8.05 €

Ce manga est adapté du roman éponyme. Un roman de 1929, censuré dès sa parution, devenu un classique et appartenant au mouvement de la littérature prolétarienne.
L'auteur n'a cessé d'écrire des romans engagés. Il a été réprimé à de nombreuses reprises et finalement, arrêté en 1933, il meurt sous la torture. Officiellement il



aurait succombé à une crise cardiaque et aucune autopsie n'a été réalisée sur son corps.

La préface et les commentaires ajoutée en fin contextualisent le texte : biographie de l'auteur du roman, contexte de sortie du manga, contexte historique de l'histoire, décryptage du roman. Tout comme la précision de démarrage : "Le texte du présent manga est basé sur le roman le bateau-usine [...] Pour les besoins de l'adaptation, il présente quelques différences avec la version originale.

Le texte comporte des expressions considérées comme inappropriées aujourd'hui, mais celles-ci constituant un reflet historique de l'époque, nous avons fait le choix de les conserver avec de respecter le roman original."

L'adaptation en manga est une bonne approche de l'œuvre. L'histoire, inspirée d'une compilation de faits réels, met en lumière un contexte historique géopolitique et met en image les conditions inacceptables de vie et de travail d'ouvriers considérés davantage comme des moyens de production que des hommes, au service d'une création de richesse dont ils ne verront rien. C'est aussi l'illustration d'une lutte ouvrière.

J'ajoute deux aspects : La direction joue sur l'engagement patriotique, sur la puissance du Japon face aux russes pour les pousser toujours plus, les faire travailler toujours plus longtemps. La dureté de la tâche est amplifiée par l'environnement : huis clos, tempêtes, roulis....

Côté du théâtre

7 minutes- Comité d'usine, Stefano Massini, Editions de l'arche, 96 pages, 13.50



Cette pièce est adaptée de l'histoire vraie des femmes salariées de Lejaby. Elle est encore jouée régulièrement dans les théâtres en France.

L'auteur a publié plusieurs romans toujours inspirés de faits réels et souvent voire toujours écrits en vers libres : Le ladies football Club, Les frères Lehman, Manhattan Project et très récemment Donald.

Le pitch : Les déléguées du personnel de chez Picard & Roche sont aux abois : elles doivent décider de l'avenir de leur usine, vendue à une multinationale. Les nouveaux actionnaires « restructurent ». Seule condition posée au maintien de l'emploi : une réduction du temps de pause déjeuner des deux cents ouvrières de l'usine. 7 minutes par jour pour échapper au plan social. Les ouvrières accepteront-elles unanimement ce marché féroce ? Quelle est la valeur des acquis sociaux ?



Un huis clos criant de vérité. La pièce retranscrit parfaitement ce qui se joue dans ces échanges : des situations personnelles, des positions syndicales, des peurs, la nécessité de lire entre les lignes de la proposition de la direction pour en ressortir tous les enjeux...

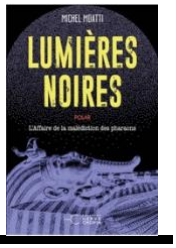
Cette pièce montre qu'une décision qui paraît simple et de peu d'intérêt peut en fait revêtir beaucoup plus tant en interne qu'en externe.

Cette pièce a fait l'objet d'une adaptation au cinéma en 2018. NB je ne l'ai pas encore vu.

* * *

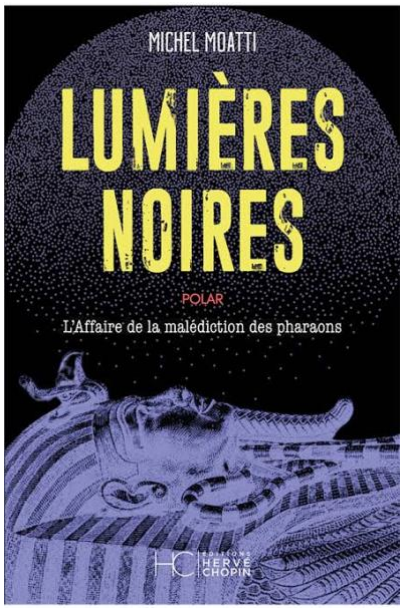
L' ENTREVUE

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com



- « Lumières noires » de Michel Moatti -

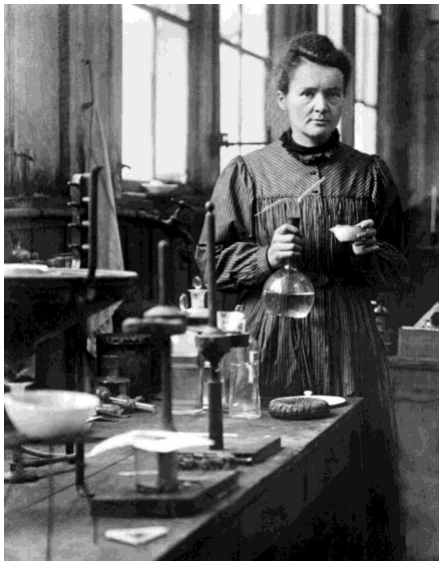
Charlène : Bonjour Michel et merci d'avoir accepté de répondre à ces quelques questions. Ton dernier roman,* Lumières noires, L'Affaire de la malédiction des pharaons, *publié aux éditions Hervé Chopin, est disponible en librairie depuis le mois de Mai. Peux-tu nous en parler un peu ?



Michel : *Lumières Noires* est à la fois un hommage à tous les auteurs que j'aimais lire, adolescent et jeune adulte, comme Agatha Christie et Conan Doyle, mais c'est aussi, un clin d'œil à ce Londres qui habille mes romans depuis toujours : le Londres fantasmatique de Sherlock Holmes, de Bram Stoker, du Dr Jekyll, des rues humides, des pubs et des bibliothèques anciennes chargées de secrets. Et des détectives et de Scotland Yard. J'ai beaucoup aimé utiliser tous ces éléments dans un même roman, bâti autour d'une histoire réelle, mais pleine de mystères…

Charlène : Tu choisis de mettre en scène la grande et célèbre Marie Curie. C'est là un choix audacieux, car imprévisible. Qui, pensant lire un roman sur une malédiction, imaginerait y trouver une des plus grandes scientifiques, qui plus est, très terre à terre ? Alors pourquoi ce choix en particulier ? Qu'est-ce qui t'a fait te diriger vers elle pour en faire le personnage principal de ton roman ?

Michel : Eh bien, je crois, c'est le pouvoir de l'imagination, qui transforme brutalement une histoire en une autre, sans que l'on sache trop bien pourquoi. La figure de Marie Curie m'est apparue soudain comme le personnage idéal pour « mener l'enquête » dans ce dossier de la malédiction de Toutankhamon : la radioactivité supposée de certains artefacts découverts dans le tombeau, le type de pathologies dont meurent les archéologues, la proximité historique et surtout, le plaisir de développer ce personnage de femme extrêmement brillante, malicieuse, émancipée, dont le cerveau fonctionne à toute allure… dans une époque où la


Marie Curie dans son laboratoire

question féministe n'est pas encore tranchée, dans un pays où les suffragettes viennent de gagner le combat du vote des femmes, mais où les universités hésitent encore à s'ouvrir aux femmes, où certains métiers se heurtent à des considérations de genre, etc. Marie Curie m'a semblée représenter le type même de détective inattendu, mais idéal pour investiguer dans l'univers de ces premières « fake news » qui concernent la « malédiction ». J'ai retrouvé avec elle ce personnage que j'avais d'abord représenté dans Mrs Pritlowe : une femme entre deux âges, insouciante des règles morales et des postures sociales, lancée dans une quête en-dehors de ses compétences premières, mais animée par la rage de savoir. Et je trouve que madame Curie incarne tout à fait cette « femme dans son époque », déterminée à en changer radicalement les règles…

Charlène : Tu agrémentes ton histoire d'extraits de journaux, de photos, de croquis, de dépositions à la police, etc… Tu modifies régulièrement la mise en page. Bref, tu rends ton livre plus vivant pour le lecteur, et tu le construis finalement comme une véritable petite enquête.

Quelle est ta méthode de travail ? As-tu un plan ? Comment fais-tu tes choix sur les documents à utiliser, sur le fait d'exploiter des informations véridiques ou d'inventer des preuves de toutes pièces ?

Michel : J'ai à peu près toujours le même dispositif d'écriture : Je connais le point de départ et je connais la fin de mon histoire ! Entre les deux, je construis un plan narratif basé sur énormément de documentation. Sur place quand je peux, sinon à défaut dans les archives, en essayant d'être le plus exhaustif possible. Oui : mes livres sont toujours des « enquêtes ». En m'inspirant des deux types d'enquêtes que j'ai pratiquées professionnellement avant d'écrire des romans : celle issu du journalisme, mon premier métier, et l'investigation de recherche « académique », lorsque je suis devenu enseignant-chercheur à l'université. Et comme vous le dîtes, j'y joins un vrai plaisir interdit jusque-là dans mes précédents métiers : me permettre d'ajouter des éléments fictifs, y compris des documents apparemment authentiques, mais inventés de toutes pièces…

Charlène : Ce livre, c'est aussi et surtout une plongée en Égypte, sous deux axes. D'un côté, la volonté des anciens Égyptiens de protéger au maximum l'entrée des tombeaux et leurs rois en créant de véritables labyrinthes et en murant toutes les issues. De l'autre, c'est un pillage de tombes organisé, où aucun respect et aucune bienséance ne résistent. Pourtant, c'est ce qui permet aussi

aux musées de nous montrer l'incroyable et de nous amener à découvrir une culture complètement différente. Toi qui as arpenté le Louvre de nombreuses fois, et notamment la section Égypte, que penses-tu de tout cela ?

Michel : On ne peut qu'être partagé aujourd'hui sur cette question de la « restitution » des œuvres sorties pendant des décennies du patrimoine de pays sous domination européenne. La Grande-Bretagne a alimenté l'immense collection du British Museum par des fouilles et des spoliations, souvent menées sur fonds privés d'ailleurs. Il y a eu des excès incroyables : par exemple le pillage et la destruction de dizaines de momies, par les Britanniques, au XIXè siècle, destinées à devenir des onguents ou des poudres « miraculeuses » vendues par des charlatans sans scrupules… Le Louvre et son fonds égyptien est également concerné. En même temps, cette spoliation institutionnelle a peut-être mis à l'abri des spéculations des trésors incroyables : on sait que des milliers d'objets sont passés, aux XIXè et XXè siècles, directement des sites antiques à des collections privées, et totalement à l'abri des regards. Pour ma part, très égoïstement peut-être, je me réjouis d'avoir pu rêver, enfant puis adulte, devant les merveilleuses collections du Louvre et du British Museum…


Sphinx au Louvre

Charlène : Ton roman est librement inspiré de faits réels, comme la quasi-totalité de tes romans. Quel intérêt trouves-tu à intégrer une grosse part de réalité dans tes fictions plutôt que de pouvoir tout inventer de ton côté ? La frontière entre la réalité et la fiction est-elle compliquée à définir ? Comment choisir ce qui sera vrai et les limites de ce que tu peux imaginer autour de ces faits avérés ?

Michel : C'est en effet le dispositif que j'emploie dans presque tous mes romans : seuls deux ou trois d'entre eux sont des histoires totalement imaginaires. Je m'empare de faits historiques, que je documente de la manière la plus précise possible, en accumulant des centaines de pièces d'archives (dont beaucoup de coupures de presse), et puis je fictionnalise le récit, en imposant soit un personnage imaginaire – prenons l'exemple d'Amelia Pritlowe dans mon premier roman, *Retour à Whitechapel* – ou en faisant entrer un personnage réel, mais sans rapport avec le contexte exploré : Marie Curie dans *Lumières Noires*. Cette forme

de « réel augmenté » m'excite particulièrement. Le fond historique est préservé : chacun pourra retrouver une immense partie de ce que j'évoque dans les livres d'histoire ou les journaux d'époque, dans les rapports criminels, les jurys d'enquêtes, etc. Pourtant, le récit est bien une œuvre de l'imagination, qui se lit avec le plaisir, je crois, d'un roman.

Charlène : Ton roman Lumières Noires est aussi un hommage aux auteurs qui ont marqué plusieurs générations, tels Agatha Christie, Edgar Allan Poe, Lovecraft, Arthur Conan Doyle. Ce sont des auteurs intemporels, qui ont bercé toute notre enfance, et plus encore. Aimes-tu te replonger dans leurs histoires encore aujourd'hui ? Quels sont pour toi tes meilleurs souvenirs de lecture auprès de ces grands noms de la littérature ?

Michel : C'est le genre de questions où j'ai envie de répondre en prenant mon temps et en étant trèèèès long . Mais pour être raisonnable et concis : oui, je relis encore et toujours ces auteurs-là : Agatha Christie, Edgar Allan Poe, Conan Doyle, Jean Ray, Montague James, Charles Dickens, Charlotte Brontë, et surtout, j'aimerais la citer en premier, Edith Wharton. Même si c'est peut-être la moins connue du grand public parmi ma liste, elle reste vraiment une des plus grandes autrices du début du XXè siècle : Été, Le Triomphe de la Nuit et Grain de Grenade (« Ghosts ») ou Ethan Frome sont de purs chefs-d 'œuvres.

Charlène : Quelles sont tes prochaines actualités ? Ton prochain roman est-il déjà en cours d'écriture ?

Michel : Oui. Je me suis lancé ce début d'été dans un nouveau projet. Dans la veine de ce que j'évoquais plus haut… Un fond de vrai, solidement documenté, et beaucoup de fiction pour l'habiller. Mais j'en réserve la présentation détaillée à mon éditrice…

Charlène : Encore merci à toi pour le temps passé sur cette interview. Je te laisse le mot de la fin.

Michel : J'aime les happy end et j'aurais préféré être plus positif, mais l'époque me pousse à conclure en disant mon inquiétude sur le sort du livre ces derniers mois. Les fermetures et liquidations de librairies historiques ; les difficultés des petites librairies et des éditeurs, et les statistiques sur la baisse de la lecture en France sont de très mauvaises nouvelles.



© Photo : AtelierGallienStudio

LES COUPS DE CŒUR DE SOPHIE

Par Sophie, du compte Instagram : @sophie_wgnr51

Deux lectures, deux ambiances, deux héroïnes, deux fratries et le thème commun du retour aux sources.

« Voir venir » de Lucile Novat



Un roman qui nous ouvre les portes de la prestigieuse Maison d'Éducation de la Légion d'Honneur. Une maison qui existe réellement. Une maison aux faux airs de Poudlard dans la ville (moins connue pour sa magie) de Saint Denis en région parisienne.

Un internat fondé en 1805 par Napoléon pour les filles et arrières-petites filles de nos héros décorés.

Le décor étant posé, ouvrons les portes et entrons.

Vanessa est surveillante dans cet internat à l'édifice et l'ambiance gothique. Pour elle, ce lieu n'est pas synonyme d'enfermement mais d'ouverture vers un avenir meilleur.

Elle surveille, guide, console même parfois ces filles et adolescentes qui sont loin de leurs chez elles, de leur famille.

Elles ont l'innocence de la jeunesse, se racontent des histoires d'horreur le soir à la lueur des bougies (L'une d'entre elles a également marqué mon adolescence). Mais elles font également le mur, se rebellent. Attendent le bal annuel de la légion d'honneur où il y aura des garçons….

Pendant la semaine, elles sont comme hors du temps avec leurs uniformes, les règles d'un autre âge, cet entre soi d'héritières de milieux différents. Et puis le temps du weekend le monde extérieur, la modernité les rattrape.

Nous y faisons la connaissance de Lou, Yaz, Adèle et Suzanne. Toutes différentes. Toutes reliées par cet héritage issu du sang.

On les découvre, on en apprend plus sur leurs enfances, leurs blessures, leurs rêves.

Mais assez rapidement nous sentons que quelque chose ne va pas. Un petit quelque chose qui nous mets mal à l'aire. Un petit picotement dans la nuque. La présence de fantômes qui habitent ce lieu chargé d'histoire, et l'arbre généalogique des filles.

L'ambiance est à la fois lourde et brumeuse. L'écriture est abrupte et poétique. La candeur de l'enfance mêlée aux souffrances de l'adolescence. La consistance du vivant face aux fantômes qui hantent les lieux.

Je vous préviens c'est une lecture perturbante, qui nous perd. Sans boussole, sans notion de temps, enfermé et pourtant sans repère.

Une lecture vaporeuse. Une construction habile et ensorcelante. Une ambiance gothique et moderne. Les jeunes filles héritières involontaires d'un passé douloureux. Une médaille comme sésame pour bâtir le reste de sa vie. Mais comment construire une vie quand les fondations sont des médailles ensanglantées ?

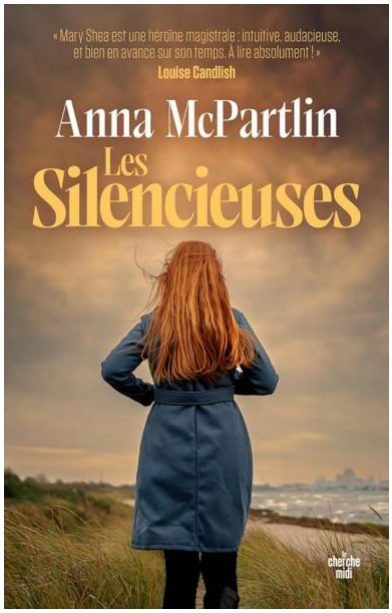
On s'y plonge en trop savoir où on va. Et c'est tant mieux.

Je vous laisse voir venir….

*

« Les silencieuses » d'Anna MacPartlin

L'Irlande ! Ses paysages sauvages, ses habitants rudes mais accueillants, ses légendes, sa météo, ses pubs et sa Guiness ! Mais aussi ses hommes surs d'eux, ses femmes cantonnées au foyer et aux enfants, ses préjugés, son sexisme et son homophobie.



Car c'est dans l'Irlande des années 1980 où nous nous rendons.

Mary Shea est agent de police dans une petite ville dans le comté de Kerry. La seule femme de tout le commissariat. Entourée de collègues masculins misogynes par essence. Des hommes qui ont toujours raison même quand ils ont tort.

C'est dans cette ambiance qu'un nouveau-né est retrouvé mort sur la plage un matin pluvieux.

Mary d'habitude limitée à servir le thé à ses collègues et à taper les dépositions va enquêter grâce à l'intervention de

l'inspecteur Matt Foley venu tout droit de Dublin avec son équipe.

Il semble lui faire confiance. Mais un homme reste un homme, et Mary doit se battre pour être entendue et juste prise au sérieux.

Ce drame bouleverse la ville et le pays tout entier. Il faut boucler l'enquête et trouver le coupable ou plutôt la coupable. Cette mère indigne qui aurait commis l'irréparable. Même si cela signifie mettre à mal la réputation d'une famille bien sous tous rapport.

Aux côtés de Mary, nous découvrons le traitement des femmes dans cette société patriarcale. Jugées, jamais prises au sérieux, voire abusées.

Heureusement, Mary tente de faire entendre leur voix. Et à travers elle et ses pensées, c'est un peu de pouvoir qui est redonné à ses femmes et ses filles.

C'est une lecture qui énerve donc. Qui donne envie de casser quelques genoux !

Ce trop plein de confiance masculine face à la constante remise en question de Mary.

L'autrice s'est inspirée d'une histoire vraie. La découverte d'un bébé mort en 1984 qui a donné lieu à une véritable chasse aux sorcières avec l'accusation à tort d'une jeune femme célibataire.

Avec ce roman et le personnage de Mary, elle nous dévoile le quotidien des Irlandaises, leurs constantes adaptations à un monde qui ne les considère pas, permettant ainsi une autre issue à ce drame.

J'ai aimé l'ambiance de petite ville côtière qui rappel des séries comme Broadchurch. Les personnages sont attachants et l'enquête est plutôt bien ficelée.

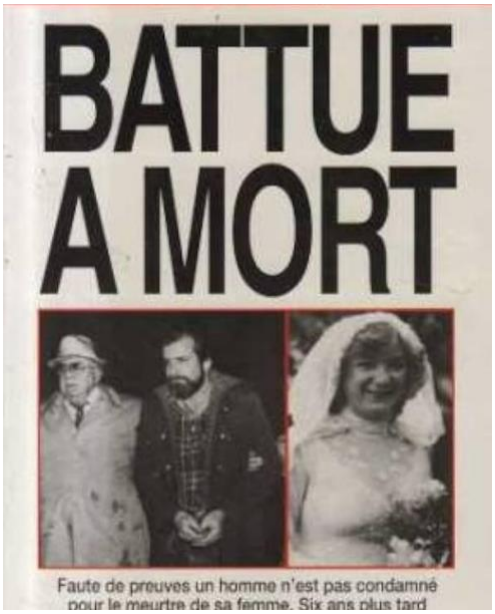
Le personnage de Mary m'accompagnera. Je repenserai à elle pendant mes moments de doutes. Pour garder confiance.

« Tous les jours, j'entre dans des pièces remplies d'hommes. Ce soir, dans ce bar, j'étais cernée. Certains étaient ivres, et il y avait de la violence dans l'air, comme souvent. Et je suis une femme, vulnérable à leur colère, à leur égo, leur sens de la propriété. Je ressens leur force, leur haine, parfois leur désir. Ça, c'est ce qui me fait le plus peur. Mais j'y vais quand même. J'entre quand même dans ces pièces »

* * *

UN JOUR, UN FAIT DIVERS

Par Gérald, du compte Instagram @gerald.en.poche



Le 22 juin 1981, parking du centre commercial de Willowbrook, dans le New-Jersey. Par une journée ensoleillée, le corps de Candy Short, une mère de famille respectable et respectée, est retrouvée dans sa voiture, étranglée et poignardée.

Très rapidement les soupçons se portent sur son mari John Short, qui est un homme violent et de surcroît coureur de jupons invétéré. Malgré de fortes présomptions il ne sera ni condamné, ni inculpé, faute de preuves.

Six ans plus tard, il faudra l'acharnement d'un policier "télépathe" pour que l'enquête soit réouverte. Georges Brejack va-t-il parvenir à faire éclater la vérité ?

Cette ancienne collection de crimes et enquêtes de J'ai lu, est fascinante sur plusieurs points. En effet, elle traite d'histoires peu connues, elle creuse dans la vie de personnes lambda, qui deviendront des personnes connues principalement aux États-Unis. Dans cette histoire, le féminicide, pour ne pas le nommer, est le principal sujet de ce crime odieux envers une femme dévouée à son mari.

Une première partie qui vous plongera dans ce couple, ses envies, sa vie tout simplement. Puis le vernis craquera et nous montrera la face cachée d'un mari...violent et sans scrupules. Vous lirez le travail passionnant de ce flic, qui veut résoudre ce crime, il en fera même son chemin de croix, où les mots patience et roublardise ont leurs places.

Une histoire digne d'un téléfilm de TF1, sauf qu'ici, tout est véridique. Quand l'ordinaire plonge dans l'horreur et l'incompréhension, c'est toute une communauté qui est ébranlée.

L'affaire John Short, Battue à mort, de Mickael Kaplan est à découvrir aux éditions J'ai lu.

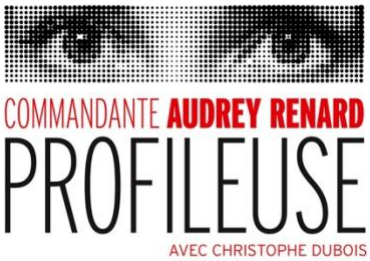
Prenez soin de vous...et ne faites confiance à personne...

LES CONSEILS LECTURE DE CHACHA

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com

« Profileuse » de la Commandante Audrey Renard, avec Christophe Dubois

Éditions Albin Michel - Parution le 1er Avril 2026 - 208 pages



Un livre témoignage prenant, sur les dessous d'un métier bien trop idéalisé grâce aux séries télé et encore bien trop souvent dénigré sur le terrain. Audrey Renard est *profileuse* et elle nous explique ici son métier hors normes.



Je ne suis pas forcément une adepte des faits réels ou même des témoignages. Ce que j'aime en général, c'est la fiction. Pure et dure, même si elle est ancrée dans notre monde et que, on ne va pas se mentir, les auteurs trouvent généralement leur inspiration dans une triste réalité. Et pourtant, j'ai voulu sortir de ma zone de confort avec ce livre. Comme beaucoup, j'ai vu de nombreuses séries télé ou films mettant en scène des *profileurs*, que ce soit *Esprits criminels, Numbers, Le mentalist,* et j'en passe. On se fait toujours une idée très américaine de ce métier désormais mondialement développé, même si, je le reconnais, ce sont indéniablement eux les pionniers.

La commandante Audrey Renard, accompagné de Christophe Dubois, nous raconte son parcours pour en arriver à ce métier qui a semblé une évidence depuis l'adolescence, dans des corps de métiers qui ne laissaient pas de place à une femme, dans son évolution et les étapes pas toujours évidentes qu'elle a dû affronter. Et puis elle nous explique, nous fait découvrir les dessous de son quotidien, loin d'être facile. Devoir trouver sa place, espérer être entendue, tout faire pour ne pas se

planter, et toujours continuer de se former, dans une société qui évolue aussi vite que les raisons pour lesquelles l'irréparable peut être commis.

Si vous êtes curieux, que vous voulez connaître la face cachée des *profilers*, je vous conseille absolument de livre, qui en plus de sonner juste, nous ramène de la fiction de ce qu'on lit d'habitude à une réalité de terrain bien trop souvent pire que ce qu'on pourrait imaginer.

À lire, indubitablement !

* * *

« Ici s'arrête le monde » de Barbara Abel

Éditions Récamier - Parution le 6 Novembre 2025 - 368 pages



Et nous ? Que ferions-nous ? C'est une question qui vous hantera tout au long de cette lecture addictive !

Bruxelles n'est plus qu'un champ de ruines. Des explosions se font entendre dans toute la ville, les bâtiments tremblent, certains s'effondrent, et la population n'est plus à l'abris nul part. Hélène, Raphaël et leurs enfants vont devoir faire face à cette destruction de leur environnement. Mais le danger vient-il seulement des explosions ? L'être humain n'est-il pas la pire des espèces ?

Débuté comme un huis-clos entre résidents d'un immeuble réfugiés dans les caves, évoluant en roman post-apocalyptique marquant, ce dernier opus de Barbara Abel a tout pour vous faire frissonner. Car oui, elle touche du doigt et des mots le meilleur et le pire dans le comportement des êtres humains. Même si l'espoir continue de briller à travers l'entraide, on sent bien que la peur et l'effroi sont aussi des leitmotiv pour certains. Car si un immeuble menace de s'effondrer, seriez-vous de ceux qui risquent leur vie pour sauver les autres ? Ou au contraire, penseriez-vous à votre propre survie et au danger que cela occasionne ?

J'ai tendance à penser que c'est dans les pires situations qu'on sait vraiment sur qui on peut compter. Et ce sont ces moments là qui font ressortir le meilleur ou le pire de nous. Barbara Abel a cette capacité à rendre les décisions de ses

personnages justes et profondément humaines. Elles sont logiques, et bien souvent, on y retrouve une part de nous même, comme si nous étions un peu face à un miroir, et bien souvent, ce n'est pas très flatteur.

Ici s'arrête le monde est un savant mélange de thriller domestique et de roman d'anticipation, d'une justesse impressionnante sur le reflet de l'humanité qui réside encore en nous... ou pas. Je vous le conseille fortement, un roman qui se dévore et qui inquiète, tant sur l'évolution de l'Homme que sur la fin d'un monde, beaucoup plus proche que ce qu'on pourrait peut-être penser.

* * *

CHOIX THÉMATISÉ

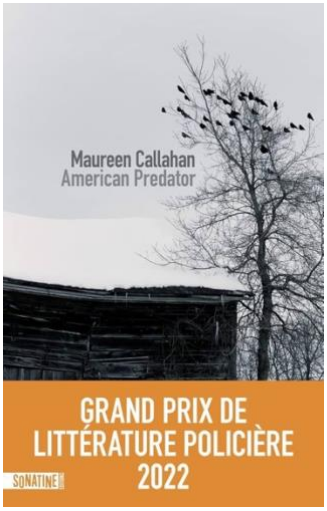
Des romans sélectionnés sur un thème choisi…

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com

- Inspirés de faits réels –

On le sait, la frontière entre la réalité et la fiction est souvent très fine, voire inexistante, dans les romans de littérature noire. Et dans ce cas, la fiction dépasse-t-elle la dure réalité ? La non-fiction est-elle encore plus noire ?

American Predator de Maureen Callahan



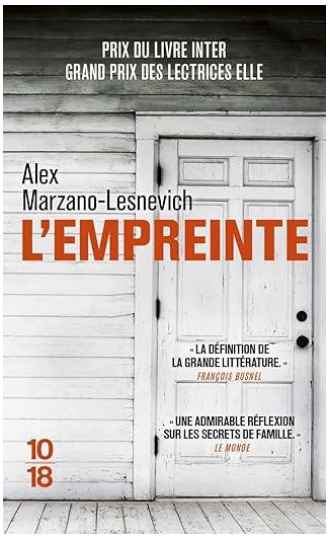
Anchorage, sur les rivages glacés de l'Alaska. Dans la nuit du 2 février 2012, la jeune Samantha Koenig termine son service dans un petit kiosque à café, battu par la neige et le vent. Le lendemain, elle n'est toujours pas rentrée chez elle. Une caméra de vidéosurveillance apporte vite la réponse : on y voit clairement un inconnu emmener l'adolescente sous la menace.

Commence alors une véritable chasse à l'homme, qui permet au FBI de coincer un suspect potentiel dans un motel au Texas, après avoir repéré des mouvements bancaires sur la carte bleue de Samantha. Le suspect, Israel Keyes, est un homme qui semble pourtant au-delà de tout soupçon, un honnête travailleur vivant seul avec sa fille. Mais l'est-il vraiment ? Au cours de l'enquête, il se révèlera être un personnage dangereux, violent, pervers, profondément opposé à toute forme d'institution, et qui aurait sûrement commis plus d'un crime.

À travers une enquête digne des meilleurs thrillers, Maureen Callahan retrace le parcours meurtrier d'un prédateur aux méthodes glaçantes qui a sévi durant des années sur l'ensemble du territoire américain sans jamais être inquiété. Véritable voyage au cœur du mal, *American Predator* décrypte les rouages angoissants d'un esprit malade et ceux, grippés, d'une machine policière empêtrée dans ses luttes internes. Un périple sauvage, aux confins de la folie.

* * *

L'empreinte de Alex Marzano-Lesnevich



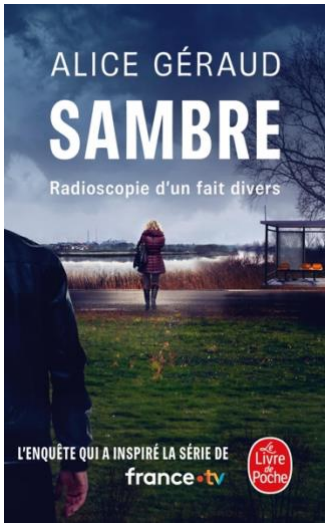
La révélation choc de l'année 2019. Une œuvre de non fiction littéraire troublante sur la peine de mort mais aussi sur les abus dans le cadre familial.

Étudiante en droit à Harvard, Alexandria Marzano-Lesnevich est une farouche opposante à la peine de mort. Jusqu'au jour où son chemin croise celui d'un tueur emprisonné en Louisiane, Rick Langley, dont la confession l'épouvante et ébranle toutes ses convictions. Pour elle, cela ne fait aucun doute : cet homme doit être exécuté. Bouleversée par cette réaction viscérale, Alexandria ne va pas tarder à prendre conscience de son origine en découvrant un lien tout à fait inattendu entre son passé, un secret de famille et cette terrible affaire qui réveille en elle des sentiments enfouis. Elle n'aura alors cesse d'enquêter inlassablement sur les raisons profondes qui ont conduit Langley à commettre ce crime épouvantable.

Dans la lignée de séries documentaires comme *Making a Murderer*, ce récit au croisement du thriller, de l'autobiographie et du journalisme d'investigation, montre clairement combien la loi est quelque chose d'éminemment subjectif, la vérité étant toujours plus complexe et dérangeante que ce que l'on imagine. Aussi troublant que déchirant.

* * *

Sambre de Alice Géraud



Durant trente ans, dans le nord de la France, des dizaines et des dizaines de femmes sont agressées sexuellement ou violées au petit matin de long de la Sambre. Elles portent plainte. Mais elles ne sont pas toujours crues. Et pendant longtemps, personne ne fait le lien entre ces viols. En février 2018, "le violeur de la Sambre" est arrêté. C'est un monsieur tout le monde, père de famille et ouvrier apprécié de tous. Comment a-t-il pu commettre autant de crimes, aussi longtemps, sur un si petit territoire, sans jamais être inquiété ? C'est par cette question que la journaliste Alice Géraud débute son enquête. Bien au-delà du fait divers, Sambre raconte la manière dont nos institutions et notre société ont traité les victimes de viols depuis les années 80 jusqu'à l'ère #MeToo. Ce livre change définitivement le regard.

SOUS LA LUMIÈRE D'ÉLODIE

Interrogatoire de Jen Oowl

Par Élodie Lemaire, de la Page Facebook : Pour le meilleur et pour les livres

- L'envie de défendre des textes qui bousculent-

Aujourd'hui, j'ai choisi d'interroger Jen Oowl, assistante éditoriale aux éditions Magnus, maison d'édition créée en 2021 par Laura Magné et Laurent Obertone, qui se veut "*contribuer à l'éveil des âmes, à l'éclosion des talents comme des esprits*" comme l'indique leur site Internet. Jen, un petit bout de femme avec du caractère et une passion pour la littérature, passe sous la lumière.



Jen est un couteau-suisse de l'édition. Celle qui aime la polyvalence œuvre sur plusieurs fronts chez Magnus. Elle travaille évidemment sur les textes avec Laura Magné, la directrice éditoriale. Plus précisément, entre leurs mains le format brut du texte fait l'objet d'échanges avec l'auteur avant de se mettre en relation avec le graphiste. Elles contrôlent la maquette de la mise en page, avant de l'envoyer à l'auteur, pour enfin en arriver au bon à tirer de l'imprimeur. Il y a également le calendrier de sorties à gérer. Mais Jen est aussi la femme qui se charge des relations libraires et salons polar ainsi que des relations blogueurs. Un terrain particulier, puisque Magnus est une maison d'édition qui fait le choix de défendre des livres qui dérangent parfois. C'est d'ailleurs ce qui a plu à Jen et lui a donné l'envie de rejoindre cette famille.

MAGNUS

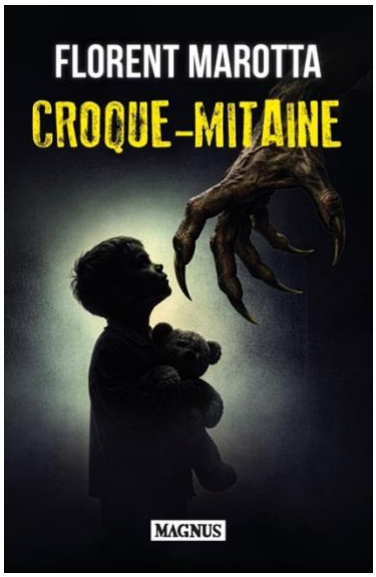
Elle l'avoue elle-même, elle n'a" *jamais aimé obéir et entrer dans le moule".* Forte d'une dizaine d'années d'expérience chez d'autres éditeurs, elle a fait le choix de rejoindre une maison d'édition plus modeste par la taille mais qui colle avec son goût pour les choses qui sortent de l'ordinaire et ce qui "titille". Et avec des ouvrages qui frappent fort, Magnus était tout indiquée. D'autant plus qu'avec une quinzaine de titres par an, Jen a vraiment la sensation "*d'avoir le temps de bien faire les choses",* de ne pas travailler dans l'urgence et de pouvoir proposer des ouvrages de qualité. D'ailleurs pendant notre échange, elle ne parle pas d'auteurs mais "*d'artistes*", renvoyant à l'idée que le livre est un objet d'art sans même le verbaliser. Il faut dire que chez Magnus, on est attaché à ne pas décevoir son public. Jen le dit, elle a découvert un lectorat très fidèle aux auteurs mais peut-être même à la maison d'éditions, qui assume pleinement une ligne éditoriale "*coup de pied dans la fourmilière*", avec des auteurs prêts à dénoncer des sujets délicats. Un lectorat qui suggère et attend certaines collaborations, comme pour *Objectif 2027*, bande dessinée de Marsault sur une idée de Laurent Obertone.



Dans cette ligne éditoriale à mettre en avant, il y a évidemment du polar, du thriller, de la bande dessinée mais aussi des documents, essais et témoignages. Différents univers mais toujours un point en commun: mettre en lumière des sujets qui bousculent ou une manière différente de les aborder. Les dernières sorties thrillers dont nous avons parlé en témoignent.

- *Scopolamine* d'Efsy Washington, thriller satirique et politique, sorti le 14 mai 2026, traite des nouvelles formes de censure. Evidemment, j'ai essayé de faire dévoiler à Jen la vraie identité de l'auteur. J'ai échoué. Mais elle avoue que les suppositions des lecteurs la font parfois sourire.

- *Croque-mitaine* de Florent Marotta est quant à lui un thriller qui vient aborder des crimes monstrueux, ceux dont on préfère parfois ne pas connaître l'existence tant ils sont insupportables.



Et en tant que lectrice? Qu'est-ce-que Jen Oowl apprécie? Elle lit de tout mais davantage du polar et du thriller. Ce qui l'intrigue surtout concerne le point de bascule, "*ce qui pousse les gens à vriller"*, faut-il encore que l'auteur ne tire pas des ficelles trop connues. Elle l'avoue, elle est assez exigeante en tant que lectrice et aime les auteurs qui

arrivent à réinventer le genre, notamment dans le monde du thriller où il devient difficile de se démarquer.

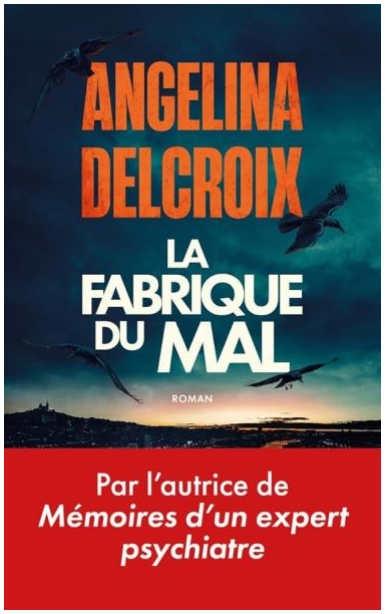
En conclusion, Jen Oowl semble avoir trouvé sa place dans le monde de l'édition au sein d'une maison à taille humaine où sa direction lui fait confiance et lui permet de travailler en autonomie. Enthousiasmée par ce qu'elle fait, elle n'a "*jamais l'impression de travailler*". Elle y retrouve un univers qu'elle aime promouvoir. Cela se ressent d'ailleurs quand on la croise sur un salon du livre lorsqu'elle accompagne l'un des "artistes". Elle vous embarque dans l'univers de celui-ci et vous ne vous rendez pas compte du temps qui passe en échangeant avec cette passionnée.

* * *

LES COUPS DE CŒUR DE THIBAULT

Par Thibault C.

« La fabrique du Mal » d'Angélina Delcroix



C'est le premier roman que je découvre d'**Angélina Delcroix,** alors que cela fait des années que des amis lecteurs me poussent à découvrir cette autrice.
Il aura fallu donc ce super roman autour de la question des adolescents qui basculent dans la violence du meurtre sur commande (du Uber meurtre) pour la découvrir. Et quel livre !

L'inspiration de l'autrice vient d'un flash radio qu'elle a entendu alors qu'elle déposait un samedi matin ses enfants à différentes activités ; elle entend, alors qu'elle les voit s'éloigner dans le rétroviseur, que le meurtrier d'un chauffeur de taxi à Marseille n'est autre qu'un adolescent de 14 ans recruté par internet pour quelques dizaines de milliers d'euros. Comment, un enfant bascule dans une telle violence, une telle décision ? C'est la question qu'éclaire ce roman de Angelina Delcroix.

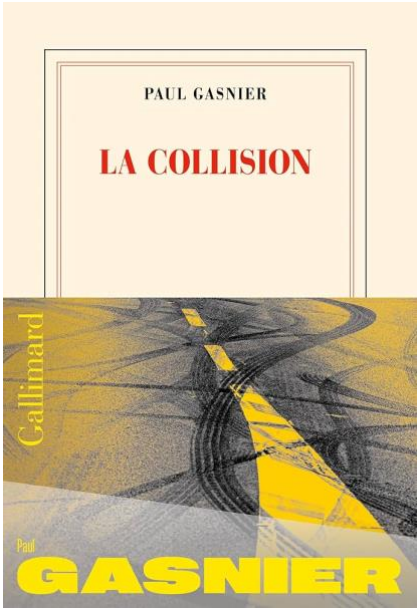
J'ai tout aimé dans cette histoire sans concession autour de l'univers du narcotrafic dans les quartiers Nord de Marseille, des éducateurs qui essayent tant bien que mal de rattraper ces gamins abandonnés de tous. Avec des chapitres courts et des alternances de points de vue, nous avons une dynamique dans le récit et le lecteur est totalement immergé et instruit.

Foncez !

*

« La collision » de Paul Gasnier

Paul Gasnier nous livre dans ce récit la tragédie de sa vie, la mort de sa mère lors d'un rodéo urbain en juin 2012.



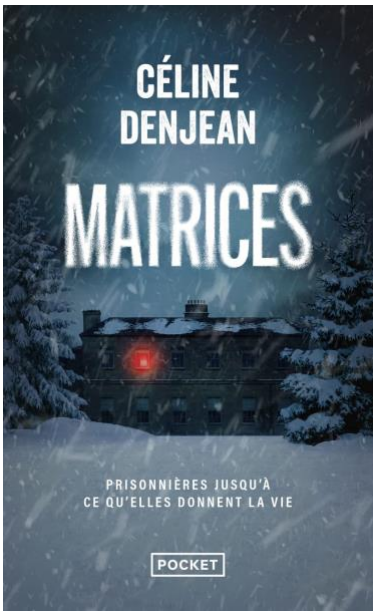
Devenu journaliste et suite à la campagne présidentielle de 2022, il décide de réouvrir ce chapitre de sa vie et de partir enquêter sur le meurtrier de sa mère, de comprendre qui il était et ce qu'il est devenu depuis. Lors de cette campagne présidentielle, et suivant plus particulièrement les candidats de l'extrême droite, il est fasciné par les propos qu'il entend et essaye aussi par ce récit de comprendre pourquoi lui, alors qu'il aurait toutes les raisons d'être parmi ces personnes qui hurlent contre l'immigration (le jeune qui a tué sa mère en est issue), il n'est pas dans ces rangs.

La collision, c'est certes celle qui tue sa mère, et c'est surtout le choc de deux France, de deux familles détruites par cet événement. Chacun à son parcours dans ces deux familles, et doit vivre avec cet événement et ses impacts sur sa vie.

Alors que **Paul Gasnier** pourrait tomber dans tous les archétypes et préjugés faciles de notre époque, il nous offre une grande réflexion sur celle-ci.

*

« Matrices » de Céline Denjean



Avec *Matrices,* **Céline Denjean** commence une nouvelle série celle de la gendarme Louise Caumont, et je peux le dire tout de suite, qu'est-ce que j'ai aimé cet épisode.

Lors d'une tempête hivernale, une jeune femme est renversée par un camion ; en mourant, elle glisse les mots suivants "Save the others, escape from the car". Cette jeune femme est enceinte se retrouve alors au milieu de l'enquête de l'équipe de Louise Caumont.

Un premier tome où nous apprenons sur le passé de Louise Caumont et sur sa personnalité.

Une enquête extrêmement intéressante ancrée comme toujours avec **Céline Denjean** sur des problématiques actuelles, qu'il est impossible à révéler ici car sinon je spoile une partie du roman. Entre réalité et fiction dans ce polar nous sommes une nouvelle fois éclairé sur des trafics qui font froid dans le dos.

PASSION ILLUSTRATION

Par Mallorie, du compte Instagram : @mallo_books

"Bobigny 1972" de Marie Bardiaux-Vaïente & Carole Maurel









Par **Marie Bardiaux-Vaïente** (Scénariste) & Carole Maurel (Dessinatrice)

Glénat, Parution en 2024, 192 pages, 26 euros

Les faits historiques : ***En octobre-novembre 1972, défendue par l'avocate Gisèle Halimi, Marie-Claire était relaxée par le tribunal pour enfants. Elle avait avorté à 16 ans à la suite d'un viol, avec l'aide de sa mère et de deux autres femmes poursuivies devant le tribunal correctionnel.***

Le graphique : Pour une facilité de compréhension le graphique mixe les deux procès qui seront des événements essentiels dans le chemin vers la loi Veil du 17 janvier 1975 qui dépénalisera l'IVG.

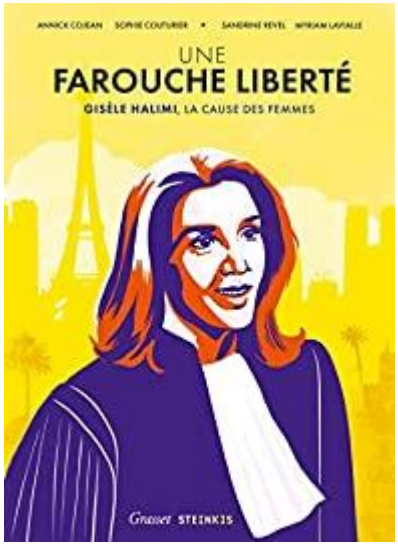
Cette affaire de Bobigny sera utilisée par Gisèle Halimi et les différentes parties prenantes à la lutte pour la légalisation de l'avortement.

Ainsi, le graphique va s'attacher à montrer le combat d'une mère pour défendre sa fille mais également se défendre elle-même, mère qui sollicitera Gisèle Halimi pour leur défense. En parallèle, il est montré comment ce procès a été médiatisé et utilisé à des fins politiques.

Un graphique, aux codes classiques, aux couleurs seventies qui revient sur un procès essentiel dans la conquête du droit à l'avortement. De nombreuses pages, cases, laissent seulement parler le dessin. Le trait se suffit à transmettre les émotions ou la compréhension de scènes dans lesquelles les mots auraient été, de toute manière, inutiles.

L'histoire est racontée avec justesse, sans prosélytisme. En cela, elle constitue un document historique.
Un graphique très intéressant, instructif et didactique pour comprendre le chemin vers la loi légalisant le droit à l'avortement.
Un graphique essentiel actuellement au regard des reculs constatés dans le monde, des attaques de plus en plus nombreuses.

Pour compléter cette lecture, vous pouvez aller vers le graphique **Une farouche liberté - Gisèle Halimi, la cause des femmes** d'Annick Cojean, Gisèle Halimi, Muriam Lavialle, Sandrine Revel, Sophie Couturier, sorti chez Grasset Steinkis (137 pages, 2022, 22 €)







Un graphique adapté du livre autobiographique de **Gisèle Halimi** coécrit avec **Annick Cojean** qui participent par ailleurs à l'adaptation bd.
Le scénario est très intéressant ; il retrace, de manière chronologique, la vie de cette femme emblématique de la lutte pour les libertés et pour les droits des femmes.
Gisèle Halimi est née avec la liberté et le féminisme chevillés au corps. Dès petite, dans sa Tunisie natale, elle luttait contre les différences faites dans son éducation et celles de ses frères, elle s'est également battue pour faire les études qu'elle voulait, devenir avocate en parallèle d'études de philosophie était son but.
Gisèle Halimi fera ses premières plaidoiries en Tunisie, défendra à plusieurs reprises à l'Élysée des demandes de grâce, elle sera aussi en Algérie pour plaider lors de procès en lien avec la guerre d'indépendance.
Puis ce sera son grand combat pour les droits des femmes : avortement, définition du viol, remboursement de l'IVG... Ses plaidoiries conduiront à faire bouger des lois, elle sera une des femmes majeures de l'émergence de la pensée féministe moderne en France.

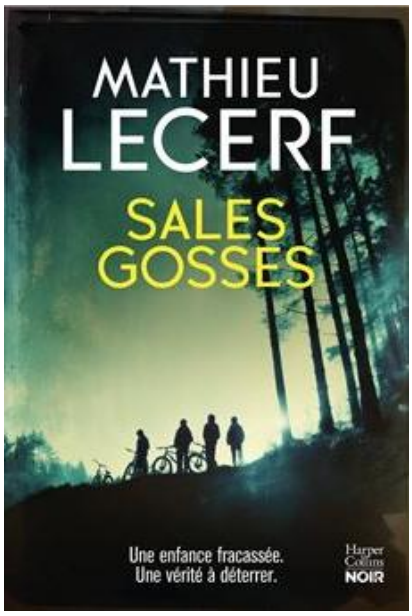
Un portrait d'une femme qui n'a cessé de lutter et qui en creux donnent à voir les failles et les fractures de la société française. Certes, le propos est de parti pris mais il a le mérite de mettre en lumière une femme qui a contribué à faire avancer le débat et le combat pour le droit des femmes.

Le dessin s'absout de case qui tenteraient de contenir le propos, les élans de Gisèle et ce dès l'enfance.

IVRESSE DE LECTURE AVEC NADIA

Par Nadia di Pasquale du blog : Livressedunoir.be

- « Sales gosses » de Mathieu Lecerf -



Le jour où l'enfance s'arrête

J'avais adoré la trilogie du Démon. Trois romans d'une noirceur saisissante qui avaient installé **Mathieu Lecerf** parmi les auteurs de polar français que je suivrais désormais les yeux fermés. Avec *Sales gosses*, l'auteur change de registre sans jamais renier son ADN.

Une bande de gosses fait une macabre découverte. Ce jour-là, leur enfance s'arrête. Je n'en dirai pas plus. Gardons le suspense.

La noirceur et la tendresse

J'ai retrouvé la noirceur que j'avais tant aimée dans la trilogie du Démon. Mais, je ne m'attendais pas à y trouver autant de tendresse. Et c'est sans doute ce mélange, ce contraste permanent entre l'ombre et la lumière, qui fait de *Sales gosses* un roman si profondément humain.

La noirceur est toujours là. Mais elle change de visage. Moins macabre, plus psychologique, elle se teinte de nostalgie, de douceur et de cette insouciance propre à l'enfance. Celle des années 80, des copains, des premiers émois, des journées passées dehors jusqu'à la tombée de la nuit. Une enfance qui semble éternelle… jusqu'au moment où tout bascule.

Mais ne vous y trompez pas. Derrière cette douceur, affleure une tension permanente. Une inquiétude sourde. On sent que le passé n'a jamais vraiment disparu. **Mathieu Lecerf** distille son suspense avec une maîtrise remarquable. Chaque révélation soulève de nouvelles questions, chaque certitude vacille, et l'on

avance aux côtés de Jimmy avec cette même obsession : comprendre ce qui s'est réellement joué trente-quatre ans plus tôt.

Des questions qui résonnent

Sales gosses est un véritable roman noir. Par son intrigue, et par les thèmes qu'il explore avec une infinie justesse : les traumatismes de l'enfance, le poids des silences, les secrets de famille, la relation père-fils et tout ce que l'on hérite sans l'avoir choisi. À quel point notre environnement nous façonne-t-il ? Que transmet-on à ses enfants, parfois malgré soi ? Peut-on construire sa vie sur un mensonge sans que celui-ci finisse un jour par s'effondrer ?

Ces questions continuent de résonner bien après avoir refermé le livre.

Un roman ancré dans la mémoire

Ce quatrième roman est sans doute le plus personnel de l'auteur. Largement inspiré de son enfance à La Saussaye, le village normand où il a grandi, il dégage une authenticité rare. Les lieux, les émotions, les souvenirs… tout sonne juste. On sent que **Mathieu Lecerf** n'écrit pas seulement avec son imagination. Il plonge aussi dans sa mémoire. Et c'est sans doute ce qui rend ce roman si sincère et si profondément touchant.

En résumé

Un roman noir pur jus, où la noirceur se mêle à la tendresse, où la nostalgie éclaire les ombres. **Mathieu Lecerf** prouve qu'il peut se réinventer sans perdre la force de sa plume.

J'ai refermé *Sales gosses* le cœur serré. Et je m'en souviendrai longtemps.

* * *

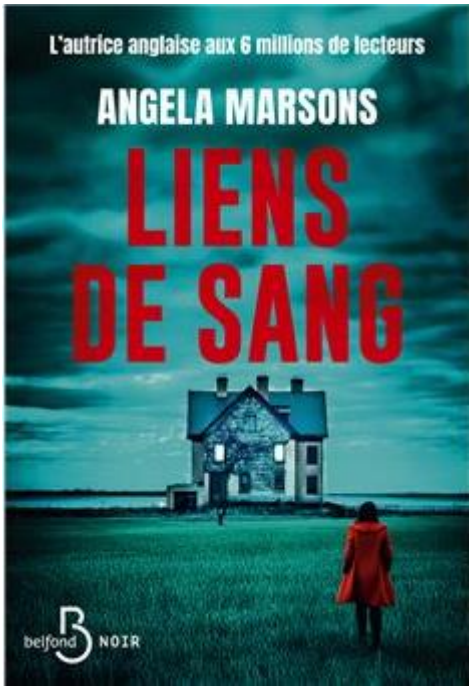
« Liens de sang » d'Angela Marsons

J'ai découvert **Angela Marsons** avec *Nos Monstres*, une sacrée belle découverte. Un peu moins convaincue par *Faire le mort*, que j'avais trouvé plus classique et parfois inégal, j'attendais avec curiosité cette nouvelle enquête de Kim Stone.

Liens de sang, c'est une enquête prenante, un affrontement psychologique de haute volée et surtout une plongée au cœur des blessures de Kim Stone. Un excellent cru !

Tout commence par le meurtre d'une travailleuse sociale, rapidement suivi d'une seconde victime tuée selon le même mode opératoire. Aucun lien apparent entre elles, aucune piste évidente et pourtant Kim Stone est persuadée qu'il ne s'agit pas

d'une coïncidence. Avec son équipe, elle se lance dans une enquête complexe où chaque réponse semble soulever de nouvelles questions.



L'intrigue est solide, captivante et suffisamment riche en fausses pistes pour maintenir l'intérêt jusqu'aux dernières pages. Les révélations arrivent au bon rythme et la tension ne retombe jamais vraiment. Mais derrière cette enquête particulièrement réussie se cache un récit beaucoup plus intime qu'il n'y paraît.

Au fil des tomes, la capitaine s'est imposée comme un personnage marquant : brillante, solitaire, parfois abrupte, toujours entière. Derrière cette carapace se cachent pourtant des blessures anciennes que l'autrice n'a jamais cessé d'explorer. Ici, elle pousse cette démarche plus loin que jamais.

Ce tome est sans doute celui où l'on apprend le plus de choses sur Kim Stone, sa relation avec sa mère et sur ce passé traumatique qui continue à la hanter. **Angela Marsons** ne se contente pas de construire une enquête efficace ; elle explore les blessures qui ont façonné son héroïne et l'oblige à affronter des fantômes qu'elle aurait préféré laisser enfouis.

L'autre grande réussite du roman tient au retour d'Alexandra Thorne.

Alexandra Thorne reste l'un des personnages les plus fascinants que j'ai croisé dans un thriller. Emprisonnée, elle demeure pourtant une menace inquiétante du récit. Depuis sa cellule, elle observe, manipule et continue de tirer les ficelles avec une intelligence glaçante. Sa présence plane sur l'ensemble du roman et apporte une tension psychologique permanente. Plus qu'un simple affrontement entre une policière et une criminelle, c'est une véritable guerre mentale qui se joue entre ces deux femmes.

Cette confrontation apporte une profondeur supplémentaire au récit et, à plusieurs reprises, je me suis surprise à vouloir découvrir ce qu'Alexandra préparait presque autant que l'identité du meurtrier.

J'ai également retrouvé ce qui fait la force de la série : une équipe attachante et crédible, où chacun a sa place et participe pleinement à l'enquête. Les interactions entre les personnages enrichissent le récit sans jamais ralentir son rythme.

Pour ceux qui se posent la question : je ne conseille pas ce roman pour découvrir la série. L'enquête est indépendante, oui, mais pour mesurer pleinement l'impact émotionnel de ce qui se joue ici, mieux vaut avoir déjà partagé quelques enquêtes avec Kim Stone et connaître les événements qui ont construit son parcours.

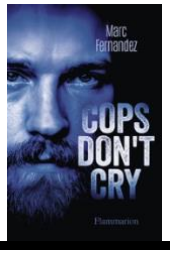
Liens de sang n'est pas seulement l'histoire d'un meurtrier que l'on traque ou d'une sociopathe qui continue à manipuler depuis sa prison. C'est l'histoire d'une femme obligée d'affronter les blessures qu'elle porte depuis l'enfance.

Une enquête captivante, une Alexandra Thorne toujours aussi fascinante et un volet particulièrement riche en émotions. **Angela Marsons** signe l'un des épisodes les plus personnels de la série. Ce livre est vraiment le roman de Kim Stone.

* * *

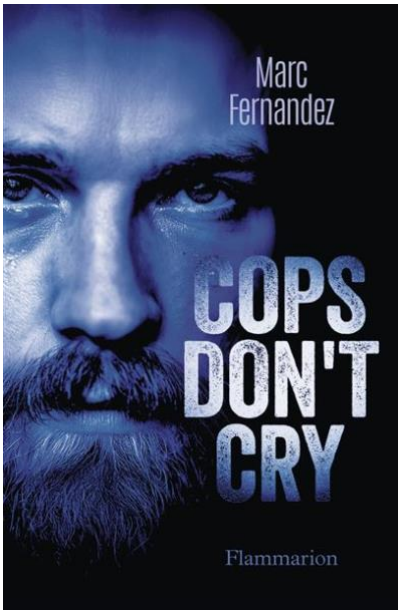
GARDE À VUE

Par Nicolas, du compte Instagram : @critiquedepoche



- « Cops don’t cry » de Marc Fernandez

Nicolas : Bonjour Marc Fernandez, merci d'accepter de répondre à nos questions. Avec* Cops don't cry*, vous nous plongez dans le quotidien asphyxiant du SDPJ 92 de Nanterre, au plus près des failles de l'institution. À votre tour de passer aux aveux, bienvenue dans cette "Garde à vue".



Marc : Merci à vous pour l’invitation. Je n’ai pas besoin d’avocat et je répondrai avec plaisir à toutes vos questions

Nicolas : L'authenticité qui se dégage du quotidien du SDPJ 92 dans votre roman est saisissante, des procédures administratives aux dialogues de couloir. Pour atteindre un tel niveau de réalisme, quel a été votre travail de préparation en amont de l'écriture ? Le journaliste que vous êtes a-t-il ressenti le besoin d'aller sur le terrain et de s'immerger au sein de véritables brigades pour capter l'atmosphère, le jargon et la réalité sans filtre de ces hommes et femmes ?

Marc : Votre remarque est très juste et me touche profondément car c’est exactement ce que je voulais faire. Vous l’avez dit, je suis journaliste et j’aime me documenter avant d’entamer l’écriture d’un roman. Se documenter, c’est aussi aller à la rencontre des gens. Je ressens ce besoin pour chacun de mes romans. Je pars toujours d’un fait réel (un reportage effectué auparavant, une enquête, ou un article lu dans la presse), puis je commence à réfléchir à une histoire, à des personnages. J’ai besoin de cela avant de me mettre à l’écriture proprement dite. Pour celui-ci, j’ai eu la chance de croiser, au cours d’une formation, le patron du SDPJ 92. J’avais déjà bien avancé dans l’écriture et quand je lui ai dit ce que j’étais en train de faire, il m’a proposé tout de suite de venir le voir dans son service. J’ai ainsi pu passer un peu de temps au sein du SDPJ 92, voir les locaux, mais aussi croiser et discuter avec l’équipe. Ceci a apporté la touche de réalisme. Les décors sont quasiment les vrais. Rien de tel qu’une immersion pour

rendre le roman le plus vraisemblable possible, même si la fiction prend aussi le pas et je laisse mon imagination au fil de la plume prendre le pouvoir. L'idée est d'écrire un roman, pas un documentaire.

Nicolas : L'exigence documentaire de votre roman montre une police entravée par le manque de moyens et la lourdeur administrative. Comment parvenez-vous à trouver le juste équilibre entre cette réalité souvent statique et le rythme haletant d'un thriller qui nous empêche de lâcher le livre ?



Marc Fernandez © photo : J.P Baltel

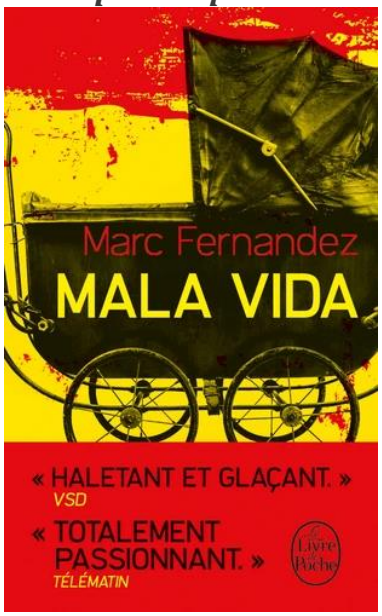
Marc : Comme je le disais précédemment, il faut, à un moment, que le journaliste laisse la place au romancier. Une fois les bases posées, les personnages vivent leur vie. Je suis un raconteur d'histoire. Mais je fais du polar, genre réaliste par excellence, qui pointe du doigt ce qui ne va pas dans la société. C'est aussi très amusant de jouer avec la réalité. Je la prends, je la malaxe, et elle devient une fiction.

Nicolas : L'intrigue s'éloigne du polar classique du "Super-flic" pour nous offrir une plongée glaçante dans un système qui dysfonctionne. Qu'est-ce qui vous a poussé à mettre en lumière la réalité brute du métier : le manque de moyens, les horaires déments, la pression de la hiérarchie et des médias, plutôt que de vous concentrer sur une enquête de tueur en série plus traditionnelle ?

Marc : Après plusieurs polars se déroulant en Espagne et en Amérique latine, j'avais envie de changer. Et ce sujet du malaise des flics me trottait dans la tête depuis longtemps. Des amis policiers m'en ont parlé, j'ai commencé à me renseigner. Et puis je trouvais intéressant d'écrire un roman noir du point de vue des flics. Une profession décriée, mal connue, mal aimée. En 2015, après les attentats, on les applaudissait pourtant dans la rue. Aujourd'hui, on les traite de fachos et on leur dit de se suicider dans certaines manifestations. Je ne nie pas les violences policières et les problèmes qu'il y a au sein de la police, mais derrière l'uniforme, il y a des femmes et des hommes, il ne faut pas l'oublier. J'avais envie de rendre hommage à une profession qui, avec les agriculteurs, est celle qui connaît le plus de suicides par an et de burn out.

Nicolas : Le point de bascule de votre roman repose sur l'histoire de Khadija, venue déposer plainte pour violences conjugales, qui se solde par une simple

main courante faute d'effectifs et de temps. Pourquoi le choix de la fiction, plutôt que du livre documentaire, pour dénoncer la façon dont l'épuisement systémique peut mener à des choix fatidiques et à des drames humains ?



Marc : La fiction reste, le documentaire est plus éphémère. J'ai écrit auparavant des livres d'enquêtes, mais je crois que passer par le roman pour parler d'un phénomène de société est plus fort. On peut dire plus de choses, on a une plus grande liberté. Et puis, je l'avoue, c'est égoïste, mais je m'amuse beaucoup plus à créer des personnages fictifs et à inventer une histoire ! Mes romans sont pour la plupart disponibles en poche et ils sont encore trouvables, même ceux écrits il y a dix ans. Mes livres d'enquêtes, c'est plus compliqué de les trouver… Rien de tel que la fiction pour éclairer le réel.

Nicolas : Vos trois protagonistes, le brigadier-chef Victor Perrin, la capitaine Pauline Ferraz et la jeune gardienne de la paix Nour Faria sont au bord de la rupture. Ils sont pétris de contradictions, tiraillés entre leur vocation et une mécanique qui les broie. Comment avez-vous construit la psychologie de ces personnages pour les rendre à la fois si faillibles et si attachants ?

Marc : Dès le départ, je voulais trois personnages. Des flics à des âges différents, des grades différents. Un vieux de la vieille, une toute jeune et une expérimentée. Je voulais aussi des femmes. Chacun a son vécu, est arrivé dans la police par des chemins différents, mais les trois ont la vocation. C'est aussi ce que je ressens en parlant avec de vrais flics. On ne le devient pas par hasard, mais parce qu'on veut aider l'autre. Ce sont des serviteurs de l'état, il ne faut pas l'oublier. Mais la machine peut finir par les broyer. Manque de moyens, politique du chiffre, etc. Et je trouvais intéressant d'imaginer comment chaque personnage allait réagir face à la situation complexe et à la crise qui les touche. J'ai parlé à de nombreux flics et chacun des trois personnages est le fruit de ces discussions.

Nicolas : À travers vos personnages, le commissariat apparaît avant tout comme un véritable microcosme, un reflet direct et nuancé de notre société avec ses multiples personnalités et sensibilités. Était-ce important pour vous de déconstruire le mythe du « flic uniforme » pour rappeler que derrière l'écusson, ce sont avant tout des citoyens aux convictions plurielles, qui font face aux mêmes fractures que le reste du pays ?

Marc : Oui, complètement. Même si au sein de ce service de police judiciaire, les effectifs sont en civil, je voulais montrer, du moins le tenter, le quotidien d'une

unité de PJ. La police n'est pas en dehors de la société, elle en est son reflet. Donc, oui, chez les flics, il y a des fachos, mais aussi des LFI, des LR, des macronistes, des PS. Il y a des blancs, des noirs, des arabes, des asiatiques. Et heureusement que notre police est à l'image de notre société. Ce n'est pas un métier comme les autres, mais c'est un microcosme comme les autres. Ils côtoient le pire, mais ils sont comme nous. C'est ce que je voulais aussi montrer.

Nicolas : **Cops don't cry**, ***un titre anglais percutant qui sonne comme une injonction violente à taire ses émotions. Dans ce milieu où se forger une carapace semble obligatoire pour survivre, ce roman est-il pour vous un moyen de briser le tabou autour de la santé mentale et de l'usure psychologique des forces de l'ordre face aux horreurs de la rue ?***

Marc : Vous touchez du doigt la motivation première de ce roman. Je voulais montrer la difficulté que certains peuvent éprouver en étant flic. La santé mentale est encore un sujet tabou et pas uniquement dans la police. Mais il y a aussi du mieux et les autorités prennent peu à peu conscience de ce problème. Il y a un service de soutien psychologique, on commence à en parler. Même si je sais qu'au quotidien, au sein d'une équipe, il peut être encore difficile d'avouer qu'on ne va pas bien.



Nicolas : En préparant cette garde à vue, j'ai découvert que vous étiez l'ancien rédacteur en chef d'Alibi, une revue autour du polar. Après avoir passé des années à analyser les scènes de crime de dizaines de romanciers, en quoi cette casquette a t-elle façonné l'auteur que vous êtes aujourd'hui ? Devient-on plus exigeant avec sa propre plume quand on connaît de nombreuses ficelles du genre, et en étant un grand lecteur de roman noir ?

Marc : Je pense que mes années Alibi, comme mes années de journalisme, ont forgé le romancier que je suis aujourd'hui. Avec peut-être ce petit avantage d'avoir pu interviewer les plus grands auteurs de polar français et étrangers, d'avoir pu passer du temps avec de nombreux flics, au sein de brigades prestigieuses. Je ne sais pas si on devient plus exigeant, mais il est vrai que je reste persuadé qu'un bon auteur doit d'abord être un bon lecteur. Si en plus on rajoute l'expérience du terrain, je pense que l'on tient là les bons ingrédients pour des romans noirs…

Nicolas : Encore merci pour le temps accordé à notre revue, je vous laisse le mot de la fin pour conclure cette garde à vue.

Marc : Et bien, je vous remercie pour cette mise en avant et ces questions pertinentes. Ce que je peux dire pour ma défense, heu, pour conclure, c'est que si vous avez envie de connaître l'envers du décor et la vie quotidienne de flics qui se donnent corps et âmes à leur métier, lisez *Cops don't cry* ! En écoutant *The Cure* et *Boys don't cry,* c'est encore mieux !

*

Chronique de « Cops don't cry »

Pour ce roman, Marc Fernandez nous plonge dans le quotidien asphyxiant du SDPJ 92 de Nanterre.

L'intrigue s'ouvre sur un drame d'une effroyable banalité : Khadija se présente au commissariat pour dénoncer les violences de son mari. Mais, faute de temps, de moyens et d'effectifs, sa plainte se transforme en simple main courante. Le drame qui s'ensuit, et qui aurait peut-être pu être évité, va agir comme un détonateur. C'est le point de bascule pour trois flics de la brigade, déjà au bord du gouffre, qui vont voir leur culpabilité et leur épuisement remonter violemment à la surface.

Ce livre nous prend à la gorge et nous offre une plongée glaçante dans un système qui dysfonctionne. Loin des thrillers classiques enchaînant les "super-flics" à la poursuite de tueurs en série, Marc Fernandez fait le choix d'une réalité brute, presque documentaire. Il met en lumière une police entravée par la lourdeur administrative, les horaires déments et la pression médiatique. Pourtant, cette exigence de réalisme n'alourdit jamais le récit. Le rythme reste haletant de la première à la dernière page, soutenu par l'urgence constante du terrain.

Les personnages sont d'une humanité tragique et bouleversante. Le brigadier-chef Victor Perrin, la capitaine Pauline Ferraz, la jeune gardienne de la paix Nour Faria et leurs collègues nous rappellent que la police est à l'image de notre société. Ce sont des êtres pétris de contradictions, tiraillés entre leur vocation viscérale et une mécanique qui les broie.

À travers ce titre, Cops don't cry, l'auteur brise avec brio le tabou de la santé mentale et de l'usure psychologique des forces de l'ordre face aux horreurs de la rue.

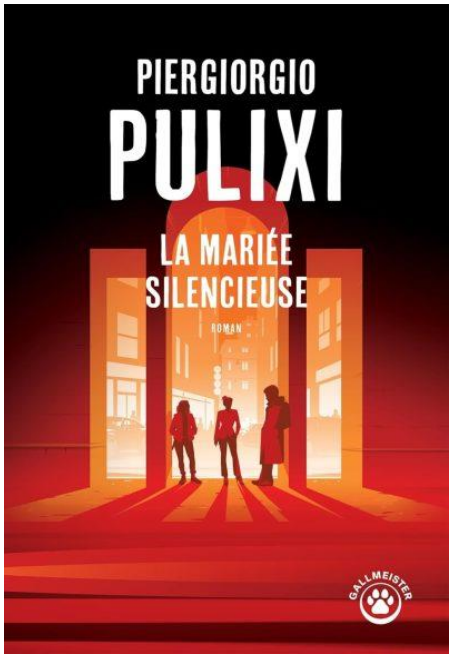
C'est un roman noir résolument social, un véritable cri d'alarme déguisé en thriller réaliste. Une lecture âpre, douloureuse et maîtrisée pour mieux bousculer nos consciences.

TU BOUQUINES, AUDE BOUQUINE

Par Aude, du blog : aude-bouquine.com

« La mariée silencieuse » de Piergiorgio Pulixi

Éditions Gallmeister - Parution le 8 Avril 2026 - 400 pages



J'ai lu ***La mariée silencieuse*** la semaine où des dizaines de milliers de personnes défilaient en France, de Bastille à Nation et dans près de quatre-vingts autres villes, pour réclamer une loi intégrale contre les violences sexuelles faites aux femmes et aux enfants. Ce mouvement, relancé par le meurtre d'une fillette, met en lumière des chiffres affolants : neuf plaintes pour viol sur dix classées sans suite. Ce roman de Piergiorgio Pulixi parle de notre actualité.

À Milan, huit mois après le meurtre de sa fille Maria Donata, retrouvée assassinée chez elle, vêtue d'une robe de mariée qui n'était pas la sienne, son père, Italo Seu, vigneron sarde devenu malgré lui tuteur de son petit-fils dans une ville qui l'écrase, refuse de laisser l'affaire mourir. Il finit par convaincre le vice-questeur Vito Strega, criminologue de renom tout juste rentré d'une mission humanitaire en Méditerranée, de rouvrir le dossier avec son équipe : l'inspecteur vénitien Bepi Pavan et l'inspectrice Eva Croce.

Au même moment, Milan est frappée par une vague de féminicides et d'agressions apparemment sans rapport avec ***La mariée silencieuse***, jusqu'à ce que Strega soupçonne que les deux affaires obéissent à une seule et même mécanique : tous les suspects ont un alibi inattaquable. Comme par hasard, les différentes enquêtes butent alors sur des « coïncidences heureuses ».

Piergiorgio Pulixi traite ici le féminicide comme un système. Il montre la violence comme un engrenage identique d'un cas à l'autre : humiliation, contrôle, isolement

progressif, plainte déposée trop tard, mesures de protection contournées sans conséquence réelle et pousse le lecteur à reconnaître, affaire après affaire, des éléments identiques. Il faut se méfier des alibis trop parfaits, parce qu'un innocent authentique en possède rarement d'aussi solides. Cette inversion de logique résume parfaitement le contenu de ***La mariée silencieuse*** : le vrai coupable n'est jamais visible tant qu'on cherche un individu isolé plutôt qu'un système de complicités passives.

Et c'est précisément ce dont parle en ce moment la Coalition féministe et enfantiste qui porte le projet de loi intégrale en France, ce refus de traiter les violences sexuelles comme une accumulation de cas individuels plutôt que comme un phénomène structurel. ***La mariée silencieuse***, sans intention militante affichée, documente exactement ce que ce mouvement dénonce… une justice qui, cas par cas, referme les dossiers, alors que le problème se niche dans la répétition du motif.

À y regarder de plus près et parallèlement au sujet de fond, il me semble que Piergiorgio Pulixi a énormément travaillé sur la notion de silence. Dans ***La mariée silencieuse***, le silence s'empile par strates et le résultat est assez frappant. Il y a d'abord le silence de la victime elle-même, qui se cache de sa propre famille. Puis, il y a le silence de l'entourage, comme la voisine qui ne veut pas s'en mêler. Ensuite, force est de constater qu'il y a le silence institutionnel, celui des plaintes classées sans suite, des mesures de protection contournées sans qu'il n'en coûte rien à personne. Enfin, et c'est le plus retors dans l'affaire de Maria Donata, il y a le silence des complices actifs dans son assassinat.

Ces quatre strates du silence ne s'additionnent pas, car, objectivement, c'est chaque strate qui rend la suivante possible. L'auteur italien démontre qu'aucune violence de cette ampleur ne prospère seule sans cette architecture patiente de silences superposés qui la couvre.

Dans ***La mariée silencieuse,*** les hommes rongés par le ressentiment échangent des informations intimes entre eux sur le dark web. Piergiorgio Pulixi s'intéresse de très près à la typologie de cette masculinité de meute. Ce qui m'a plu et semblé juste dans cette façon de traiter le sujet est que le roman ne réduit pas ces hommes à des silhouettes interchangeables : chacun a sa propre généalogie du ressentiment, sa propre manière de se raconter une histoire où il est la victime. Cette communauté d'hommes s'organise contre des femmes qu'ils ont eux-mêmes réduites au silence en choisissant un nom de forum assez parlant, que je vous laisse découvrir.

D'autres sujets sont également décortiqués dans ***La mariée silencieuse***, qui tous convergent vers l'altérité. Car finalement, le racisme ordinaire envers Strega, qui

est métis, ou la grossophobie envers Bepi, confluent vers la même forme de violence. La haine qui vise les femmes et celle qui vise la couleur de peau ou toute forme de « différence » procèdent du même réflexe. Il faut désigner un bouc émissaire à qui faire porter le poids de sa propre impuissance sociale…

Techniquement, l'intrigue de ***La mariée silencieuse*** tient parfaitement debout. La référence à *L'Inconnu du Nord-Express* de Patricia Highsmith pour percer le mystère du double crime est un beau clin d'œil à la littérature de genre, puisqu'elle devient un instrument de résolution de l'enquête. J'aime toujours les constructions en double enquête parallèle. Ici, la reconstruction méthodique du passé sarde de la victime par Mara Rais depuis Cagliari répond aux investigations à Milan.

Même si le lecteur suit activement la partie « thriller », il me semble que la valeur réelle de ***La mariée silencieuse*** réside dans les thématiques qu'il traite. Les féminicides, la radicalisation masculiniste en ligne, le racisme ordinaire et, d'une manière générale, la différence, sont les vrais enjeux du texte. L'enquête policière n'est finalement qu'un prétexte pour les explorer en profondeur. Je pense que c'est cela qui a su capter mon intérêt dès les premières pages.

De plus, la série ***Les chansons du mal***, composée maintenant de sept tomes avec celui-ci, génère un attachement fort aux personnages. J'aime retrouver Eva et Mara, Strega et maintenant Bepi. Dans les œuvres de Piergiorgio Pulixi, le lecteur ressent également une immense tendresse pour les lieux, et notamment pour la Sardaigne. On s'y sent un peu comme à la maison en replongeant dans chaque nouveau volume.

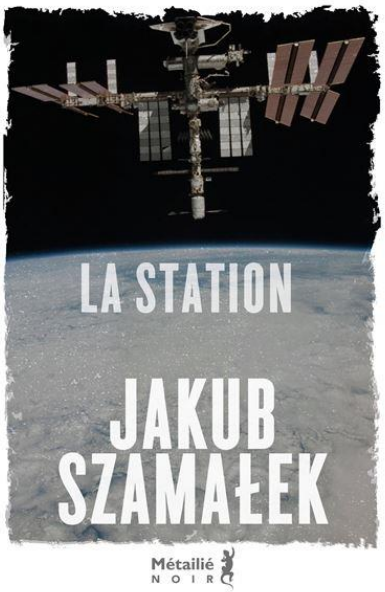
Si vous aimez cet auteur, et le thriller social, ***La mariée silencieuse*** devrait vous combler. Le savoir-faire de l'auteur, couplé à des thématiques fortes et quelques notes d'humour, saura vous faire passer un très bon moment de lecture.

* * *

PASSION SFFF

Par Gaëtan.

- « La station » de Jakub Szamalek -



À bord de la Station Spatiale Internationale en orbite autour de la Terre, un équipage de 6 astronautes, américains et russes, cohabitent et collaborent tant bien que mal. Lorsqu'une fuite d'ammoniaque survient, les personnalités opposées, les ambitions personnelles et les tensions politiques se dévoilent progressivement. En menant son enquête, Lucy, la commandante chargée de l'expédition, réveille et bouleverse la fragile confiance entre deux puissances mondiales.

Quel meilleur décor pour mettre en scène la tension psychologique qu'un huis clos en orbite terrestre ? Avec *La station,* Szamalek exploite parfaitement un cadre fermé dans lequel les personnages vivent dans un espace réduit, coupés de la Terre et dépendants les uns des autres. Une promiscuité qui montre que dans ce genre de condition, les erreurs, les mensonges et les rivalités ne peuvent réellement être évités.

Avec cet incident technique comme base, c'est donc de relations humaines que nous parle l'auteur. L'espace, qui devrait symboliser un projet international commun, devient alors un lieu où les méfiances terrestres continuent d'exister.

En tant que commandante de l'équipage, Lucy doit donc maintenir l'ordre, rassurer les autres astronautes et suivre les procédures officielles. Elle mène aussi une enquête parallèle, parfois discrète, pour découvrir la vérité. Le récit alterne avec d'autres points de vues, dont celui de l'équipe de la NASA essayant elle aussi de régler la situation, et celui du mari et de la fille de Lucy, évoquant ainsi sa vie personnelle, familiale.

Les nombreux détails techniques sur l'environnement spatial peuvent parfois rendre la lecture plus dense, mais leurs descriptions contribuent fortement à l'immersion et à la crédibilité du roman.

Un thriller psychologique prenant, à 400 km de la Terre.

Voici l'heure des remerciements…

Merci à tous d'être présents pour ce dixième numéro de la revue. Merci pour votre enthousiasme, vos partages, vos encouragements. Merci d'avoir fait des premiers numéros un moment de partage incroyable !

Merci à Jacques Saussey, notre parrain.

Merci à tous ceux qui ont participé à ce numéro, de près ou de loin, en donnant un peu (beaucoup) de leur temps et de leur énergie pour répondre au timing serré et aux exigences un peu plus poussées (comment ça on est en retard ??)

Merci à tous les chroniqueurs, mais aussi aux auteurs qui ont pris le temps de répondre à nos questions, des fois aussi tordues que leurs romans. ☺

Merci à tous, pour votre soutien, vos idées et votre engouement.

C'est grâce à vous tous que la revue existe. Car sans chroniqueurs et sans lecteurs, sans auteurs pour écrire les histoires, tout cela n'aurait pas lieu d'être.

On se retrouve très vite pour un nouveau numéro.

Charlène

Pour rappel, les propos cités dans la revue n'engagent que les chroniqueurs ou les auteurs. La Revue Du Noir met un point d'honneur à garantir la liberté d'expression à ses chroniqueurs et ses auteurs tant sur le choix des mots que des articles. Nous ne pouvons être tenus responsables de propos pouvant déplaire.

Contact : larevuedunoir@gmail.com